

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 61

EMPLOI THÉRAPEUTIQUE

DES

EAUX POTABLES ET DES EAUX MINÉRALES DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 18 décembre 1931

PAR

André BLUTEAU

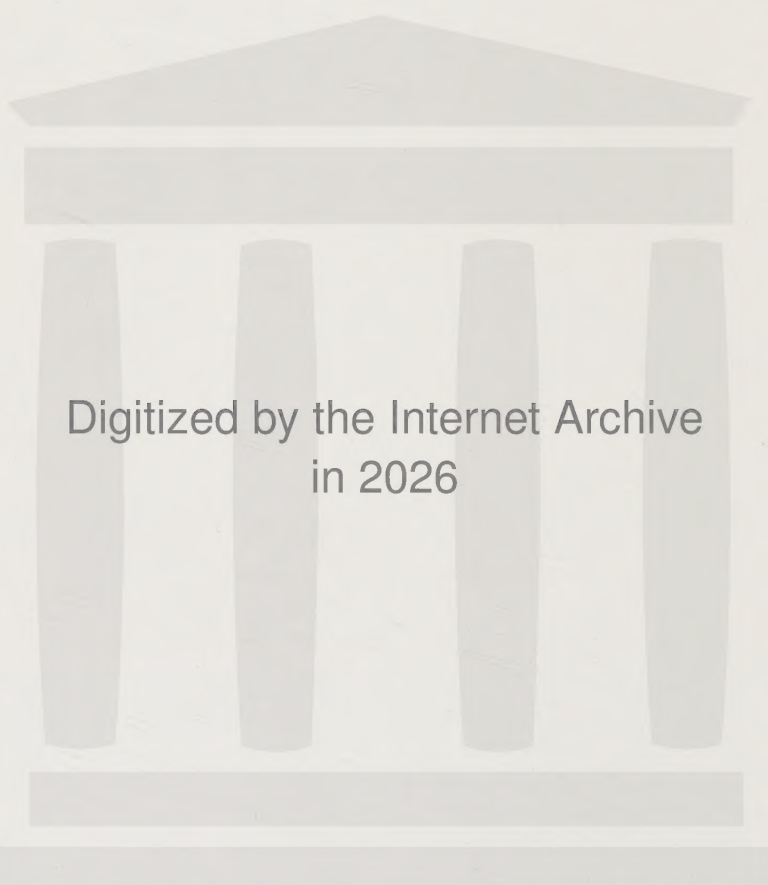
ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
EXTERNE DES HÔPITAUX

Né à ROCHEFORT-SUR-MER (Charente-Inférieure), le 23 janvier 1908.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SELLIER, professeur.	Président.
		CARLES, professeur.	
		CREYX, agrégé.	Juges.
		DAMADE, agrégé.	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET
3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 61

EMPLOI THÉRAPEUTIQUE

DES

EAUX POTABLES

ET DES EAUX MINÉRALES

DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 18 décembre 1931

PAR

André BLUTEAU

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
EXTERNE DES HÔPITAUX

Né à ROCHEFORT-SUR-MER (Charente-Inférieure), le 23 janvier 1908.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SELLIER, professeur.....	Président.
		CARLES, professeur.....	Juges.
		CREYX, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSEON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE, LE DANTEC, DENIGÈS, AUCHÉ.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMEN.	Physique médicale et pharmaceutique...	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RECHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.		

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	CREYX.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	AUBERTIN.	id.....	RIVIÈRE.
id.....	DAMADE.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac..	GOLSE.
Accouchements.....	RIVIÈRE.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....	CABANNES.		

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidenté du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A MON PERE — A MA MERE

Faible témoignage de mon affection et
de ma reconnaissance infinies.

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MES CAMARADES DE LA MARINE ET DES COLONIES

A MES CAMARADES DE L'ECOLE PRINCIPALE
DU SERVICE DE SANTE DE LA MARINE ET DES COLONIES

A MES MAITRES DE LA MARINE

A MES MAITRES DE LA FACULTE DE MEDECINE
DE BORDEAUX

A MES MAITRES DES HOPITAUX DE BORDEAUX

STAGE

MONSIEUR LE PROFESSEUR VERGER (1927-28);
MONSIEUR LE PROFESSEUR BEGOUIN 1928);
MONSIEUR LE PROFESSEUR ANDERODIAS (1928);

EXTERNAT

MONSIEUR LE PROFESSEUR PETGES (1929);
MONSIEUR LE PROFESSEUR ROCHER (1929);
MONSIEUR LE PROFESSEUR LEURET (1930);
MONSIEUR LE DOCTEUR SECOUSSE (1930);
MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ PAPIN (1930);
MONSIEUR LE PROFESSEUR CASSAET (1934);
MONSIEUR LE PROFESSEUR DUPERIE (1934).

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé
de la Marine et des Colonies,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN EN CHEF MIRGUET

*Sous-Directeur de l'Ecole principale du Service de santé
de la Marine et des Colonies,
Officier de la Légion d'honneur,
Officier d'Académie.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CREYX

*Chargé du Cours de Pathologie interne à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

Dont les conseils, la vaste érudition et
l'infatigable amabilité m'ont aidé de la
façon la plus précieuse au cours de l'éla-
boration de ce modeste travail.

Avec ma profonde reconnaissance.

A MES JUGES

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR SELLIER

*Professeur d'Hygiène et Camarologie médicales
à la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux.
Officier de la Légion d'honneur.
Officier de l'Instruction publique.
Membre de l'Union nationale de Tourisme.*

MON CHER MAÎTRE

J'apprécie tout l'honneur qu'il y a à être jugé par vous, dont le nom fait autorité en tout ce qui concerne l'hygiène médicale.

Veuillez trouver ici mes remerciements respectueux pour la bienveillance avec laquelle vous m'avez accueilli.

AVANT-PROPOS

Au moment où vont s'achever nos études médicales, nous croyons devoir évoquer avec émotion et reconnaissance tous ceux qui furent nos éducateurs et nos maîtres.

Nous avons conscience des imperfections de ce travail, et certes nous n'avons pas la prétention d'en avoir épuisé le sujet.

Néanmoins, nous avons essayé de réunir et de comparer entre eux un certain nombre de faits précis, d'en indiquer clairement les sources, afin qu'il soit facile de les vérifier dans les textes originaux. Pour le chapitre des eaux minérales, nous avons emprunté des documents à l'excellente thèse du docteur Gorjux, inspirée en 1913 par M. le Professeur Sellier, notre président de thèse.

Il ne nous appartient pas de faire un éloge de l'eau, dans un ville qui peut être considérée comme la capitale du vin, mais nous avons voulu montrer la grande importance que les anciens attachaient à la première dans le traitement des maladies.

L'un et l'autre liquide ont d'ailleurs leurs indications clairement résumées dans l'heureuse formule de M. le Professeur Sellier : « le vin est un aliment, l'eau minérale est un médicament ».

EMPLOI THÉRAPEUTIQUE
DES
EAUX POTABLES
ET DES EAUX MINÉRALES
DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE

INTRODUCTION

Il n'est pas un chapitre, dans l'histoire des civilisations grecque et romaine, qui puisse présenter plus d'unité que l'histoire de la médecine. Lorsque les Romains eurent conquis la Grèce, celle-ci les conquit à son tour; les sciences pénétrèrent à Rome, en même temps que la langue, les mœurs et la littérature helléniques. La médecine suivit le mouvement. Est-ce à dire qu'avant les Grecs, il n'y avait point de médecine à Rome? Non, sans doute, et Pline nous avertit que pendant les premiers siècles de son histoire, Rome « vécut sans médecins, mais non pas sans médecine » (1). Celle-ci était la chose de tous, ou plutôt l'apanage des chefs de famille, qui prenaient soin de leur santé et de celle de tous les leurs, avec la même autorité qu'ils avaient pour cultiver leurs champs et élever leurs bestiaux. Le vieux Caton nous offre de beaux exemples de cette médecine familiale, mélange de

(1) Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, liv. XXIX, t. X, p. 41 et suiv.

l'empirisme le plus grossier et des « recettes » les plus fantaisistes (2).

Les médecins grecs surent tout de suite se rendre populaires à Rome, malgré les excès de certains d'entre eux (par exemple cet Archagatos qu'on surnomma le bourreau); mais ils furent toujours rebelles à l'assimilation latine et ne purent jamais être supplantés. Les décrets d'expulsion rendus contre eux furent inopérants, et leur art resta exclusivement entre leurs mains. Les quelques Romains qu'attira la médecine, métier alors fort lucratif, durent, pour réussir, se donner pour Grecs, n'écrire et même ne parler que le grec.

La médecine antique fut donc uniquement la *médecine grecque*. Or, on peut dire qu'en dépit des apparences, celle-ci ne subit pas de modifications très profondes entre Hippocrate et Galien, ni même jusqu'à la chute de l'Empire romain. Hippocrate renferme en puissance toute la médecine antique; Galien ne fit guère que le commenter et le développer (3).

Ce préambule, dont nous nous excusons, n'a pour but que de justifier le plan de ce travail. Nous essaierons de montrer que pendant toute l'antiquité classique, l'eau, sous toutes ses formes, fut un des agents thérapeutiques le plus constamment employés, et qu'au milieu d'affirmations vagues et souvent fantaisistes, on relève chez les auteurs anciens la plupart des notions essentielles admises de nos jours concernant l'eau en médecine.

Nous aurions pu pour cela suivre l'ordre chronologique des faits, et diviser notre étude en autant de chapitres que l'histoire de la médecine comporte de subdivisions principales, envisageant séparément la Grèce, puis Rome, passant des temps homériques à Hippocrate et à Hérophile, puis d'Asclépiades aux compilateurs du ^{vi}^e siècle après Jésus-Christ. Ce procédé exposait à des redites nombreuses, et ne permettait pas de mettre en relief l'unité de la médecine antique dont

(2) V. Albert (M.), *Les médecins grecs à Rome*, préface.

(3) V. Daremberg, *Histoire des sciences médicales*, t. I, p. 98.

nous parlions plus haut. Nous avons préféré étudier successivement les différentes modalités de l'emploi des eaux : ingestions, bains, affusions, etc., et pour chacune d'elles indiquer, en tenant compte des principaux auteurs, les notions médicales essentielles qui guidaient les anciens dans leur pratique, particulièrement en ce qui concerne les indications de l'eau, ses modes d'action et la technique de son utilisation.

Or, les auteurs eux-mêmes, comme nous le verrons, font le plus souvent une distinction très nette entre les *eaux ordinaires*, celles qu'utilisent dans leur hygiène ou comme boisson les gens bien portants, et les *eaux minérales* ou *thermales*. Sans doute, il arrive parfois que les unes ne sont pas clairement différenciées des autres, dans Hippocrate, par exemple. Ceci est une conséquence de la difficulté qu'il y a à définir une eau minérale; mais, d'une façon générale, les indications thérapeutiques et le mode d'emploi sont très différents, selon qu'il s'agit d'une eau potable ou d'eau de sources chaudes ou très minéralisées. Celles-ci empruntent d'ailleurs la plus grande part de leur popularité à des légendes souvent fantaisistes, et leur utilisation médicinale, aussi bien que leur classification, manquent tout à fait de la rigueur et de la précision qui doivent caractériser les faits scientifiques. Il est remarquable de constater à ce sujet que les auteurs qui nous ont le plus longuement parlé des eaux minérales : Pausanias, Strabon, Pline, Vitruve, Sénèque, n'étaient point des médecins.

Pour ces raisons, nous avons cru devoir diviser notre étude en deux grandes parties : 1° l'eau ordinaire ou potable; 2° les eaux minérales et thermales. Nous y joignons une troisième partie, plus succincte que les deux autres, consacrée à l'*eau de mer*, dont la grande importance et les qualités bien particulières ont été parfaitement connues de toute la médecine antique. Chacune de nos deux grandes divisions sera précédée d'une rapide étude historique destinée à donner de la question une idée d'ensemble avant de l'envisager dans ses détails.

PREMIÈRE PARTIE

L'EAU POTABLE

I

HISTORIQUE

Nous ne savons que peu de choses sur les premiers âges de la civilisation grecque; mais sans les poèmes homériques, nous ne saurions presque rien. Comme tout le reste, l'art médical des anciens Hellènes ne nous apparaît guère qu'à travers les chants immortels de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Pourtant, en ce qui concerne notre sujet, des découvertes archéologiques récentes ont prouvé que longtemps avant la guerre de Troie les Grecs connaissaient certaines règles d'hygiène; on a retrouvé dans les ruines d'un palais crétois du xv^e siècle avant Jésus-Christ les vestiges d'une salle de bains assez bien agencée (1). Il est probable que, dès cette époque reculée, l'eau était utilisée pour guérir les maladies aussi bien que pour les prévenir. Mais ce ne sont là que des conjectures. Nous trouvons dans Homère des faits plus précis : outre les pratiques hygiéniques fréquentes que le poète attribue à ses héros, nous le voyons faire mention en divers endroits de l'eau comme agent thérapeutique, et plus spécialement comme *topique chirurgical*. Elle constitue le premier et souvent l'uni-

(1) Panayotatou (Mme A.), *Hygiène chez les anciens Grecs*, p. 80.

que pansement de toutes les blessures. C'est Patrocle qui lave simplement avec de l'eau la blessure de son ami Achille; c'est Hector, atteint d'une pierre lancée de la main d'Ajax, qu'on emporte sur les bords du Xanthe pour lotionner ses contusions avec l'eau du fleuve; c'est jusqu'à l'infortuné Polyphème qui, privé de la vue par Ulysse, n'emploie pour bassiner son unique œil d'autre collyre que l'eau froide (2).

Il y a dans la légende grecque bien d'autres traces de l'*hydrothérapie* : Hercule lui-même serait le père de cette méthode (3) et aurait créé les bains chauds où les athlètes allaient réparer leurs forces. Médée s'en servait aussi pour rendre les corps plus souples et plus agiles, et Mélampe aurait guéri les filles de Proetus de leur folie en les faisant baigner dans une fontaine d'Arcadie (4).

Entre cette époque fabuleuse et le début des temps historiques de la médecine, c'est-à-dire jusqu'à Hippocrate, les *Asclépiades*, prêtres et descendants d'Esculape, furent les seuls hommes qui aient pratiqué régulièrement l'art de guérir. Les temples où ils officiaient, dédiés à Esculape ou à Paon (Apollon médecin), étaient toujours bâtis au voisinage des fleuves ou des sources, et même ils renfermaient généralement un puits dont les eaux étaient appelées *eaux sacrées*. Ces sources jouaient un grand rôle dans la liturgie, et tous les malades qui venaient supplier le dieu de leur rendre la santé devaient préalablement se purifier dans leurs eaux. Il est logique de croire que ces bains et ablutions de toutes sortes, joints à l'influence d'un climat particulièrement salubre et à la cure de jeûne et de repos qui accompagnait obligatoirement le séjour des pèlerins dans le temple, ne devaient pas peu contribuer à leur rendre la santé (5).

C'est dans le voisinage d'un de ces temples sacrés, celui de Cos, que vécut le véritable fondateur de la médecine clini-

(2) C. James, *Guide aux eaux minérales*, p. 371.

(3) Aristophane, *Scholies* sur les Nuées, vers 1050.

(4) Daniel Neclerc, *Hist. de la méd.*, p. 27.

(5) Sprengel, *Hist. de la méd.*, t. I, chap. V, p. 143 et suiv.

que, Hippocrate (né en 460 avant J.-C.), et la grande importance de l'hydrothérapie dans le résultat des cures n'avait probablement pas manqué de le frapper.

Aussi le voyons-nous prescrire l'eau sous toutes ses formes en maint endroit de ses ouvrages : guidé par les principes philosophiques qui ont mérité à sa doctrine le nom de dogmatique, il cherchait à découvrir dans les causes générales et spéciales l'origine des affections pathologiques. Il rangeait parmi les premières l'influence des eaux et parmi les secondes les effets produits par l'alimentation particulière à chaque homme. C'est à cette idée que nous devons le *Traité des airs, des eaux et des lieux*, le premier ouvrage où nous trouvions des indications précises sur la nature et l'utilisation médicale des eaux potables.

Après Hippocrate, les médecins des Ecoles de Cnide et de Cos continuèrent à faire grand usage de l'eau dans le traitement des maladies. Un des disciples du maître, Prodicus de Selymbrie, prétendit seconder l'action des bains par des frictions médicamenteuses, et il trouva, dit Pline⁽⁶⁾, dans l'*iatraleptique* un moyen de faire la fortune des baigneurs et des frotteurs employés par les médecins.

Un siècle environ après Hippocrate, l'*Ecole d'Alexandrie* devenait le centre médical du monde. Hérophile, Erasistrate et leurs sectateurs se séparèrent d'Hippocrate sur bien des points, et leur habitude d'employer toutes sortes de médications qu'ils croyaient être spécifique les fit délaisser un peu un agent médicamenteux aussi universel et aussi simple que l'eau.

C'est à Rome qu'elle devait retrouver toute sa faveur, avec *Asclépiade de Bithynie* (arrivé en 630 de Rome). Celui-ci « commença par attaquer de front les anciens et surtout Hippocrate... puis, de sa manière de comprendre l'anatomie et la physiologie humaines, il déduisit une théorie nouvelle de la médecine et institua un nouveau système thérapeutique.

(6) Pline, liv. XXIX, t. X, p. 13 et suiv.

L'eau à toutes les températures et sous toutes ses formes d'application, en lotions, affusions, bains, douches, fut employée par lui dans une foule de maladies. C'est par l'eau froide appliquée à l'extérieur qu'il traitait et qu'il guérissait les plus rebelles de toutes : les névroses. » (7).

Asclépiade fut le chef de la secte dite *méthodique*, et c'est un de ses disciples, Thémison de Laodicée, qui en développa la doctrine : pour lui, l'ensemble des maladies pouvait être divisé en deux types pathologiques bien distincts; les maladies du *laxum*, caractérisées par une dilatation des pores dont sont criblés tous nos tissus, et celles du *strictum* dans lesquelles ces mêmes pores étaient exagérément resserrés. L'eau froide, considérée comme resserrante, était par conséquent indiquée dans les premières; les autres, au contraire, étaient justiciables de l'eau chaude, dont l'effet était de dilater les pores.

C'est peu de temps après Asclépiade que l'hydrothérapie connut à Rome sa plus grande vogue. Elle fut popularisée par *Antonius Musa*, affranchi de l'empereur Auguste et frère d'Euphorbe, médecin du roi Juba. L'essai qu'il en fit sur son maître, dans un cas désespéré, fut couronné par le plus éclatant succès. Dion Cassius nous apprend qu'à la suite de ses campagnes en Biscaye, Auguste, alors consul pour la onzième fois, tomba gravement malade. Sentant approcher sa fin, il remit même le sceau de l'empire entre les mains d'Agrippa. C'est alors qu'Antonius Musa entreprit de le traiter et le guérit en lui administrant l'eau froide à l'intérieur et à l'extérieur. Auguste, profondément reconnaissant, le récompensa par une forte somme d'argent, lui accorda l'anneau d'or et lui fit élever une statue (8). La thérapeutique par l'eau connut alors une grande fortune, mais Musa ayant administré intempestivement sa panacée à un jeune homme nommé Marcellus, celui-ci mourut, un revirement se produisit dans l'opinion

(7) Andral, *Cours d'Hist. de la méd.* V. *Union médicale*, 1853, p. 266 à 278.

(8) Dion Cassius, *Hist. Romaine*, rapporté par C. James, p. 371.

publique, et le sauveur d'Auguste perdit toute sa popularité, au point que Celse, qui vécut peu de temps après lui, sous Claude ou sous Tibère, n'en fait même pas mention dans son ouvrage, non plus que les autres grands médecins de Rome. Celse cependant utilise très fréquemment l'eau soit chaude, soit froide, et de toutes les manières. Sous Néron, d'ailleurs, le médecin grec *Charmis*, venu de Marseille, rendit à l'hydrothérapie toute sa vogue; Pline ⁽⁹⁾ nous apprend qu'il condamna « non seulement tous les médecins venus avant lui, mais jusqu'à l'usage des bains chauds ». Il établit celui des bains froids même au plus fort de l'hiver, et l'on voyait, dit Pline, « de vieux personnages consulaires qui exhibaient avec ostentation leurs membres raidis par le froid » ⁽¹⁰⁾. Charmis connut alors des succès si grands qu'il put exiger jusqu'à 200.000 sesterces pour aller soigner un provincial malade ⁽¹¹⁾.

L'impulsion donnée par Musa et Charmis se prolongea longtemps après la mort de celui-ci. Les fondateurs de l'*Ecole pneumatique* ou vitaliste : Athénée de Cilicie et Arétée de Cappadoce firent jouer un grand rôle à l'eau, froide ou chaude, dans leur thérapeutique. Agathinus de Sparte, disciple de cette école, alla même jusqu'à proscrire sévèrement l'usage des bains froids ⁽¹²⁾. Après lui, Hérodote, zélé défenseur des mêmes doctrines pneumatiques, composa sur l'emploi de l'eau dans les maladies des écrits que rapporte en partie Oribase. Galien enfin, l'oracle de tout le moyen âge, reprocha à quelques médecins de son temps, hommes trop timides ou inexpérimentés, de craindre l'eau froide, et il les appela psychrophobes ⁽¹³⁾. Pour sa part, l'eau, chaude ou froide, constitue une des médications le plus constamment indiquées. Il fut imité en cela par tous ceux des médecins qui l'ont suivi dont

(9) Pline, *Hist. nat.*, liv. XXIX, t. X, p. 11-30.

(10) Id., *ibid.*

(11) Id., *ibid.*

(12) Andral, in Dechambre et Lereboullet, t. XV, p. 709.

(13) Scoutetten, *Hydrothérapie*, p. 81.

nous ayons des écrits : Oribase⁽¹⁴⁾, Coelius Aurelianus⁽¹⁵⁾ Alexandre de Tralles⁽¹⁶⁾, Aétius⁽¹⁷⁾, Paul d'Egine⁽¹⁸⁾ et Rufus⁽¹⁹⁾. Plus tard, avec les médecins arabes, l'emploi de l'eau fut de moins en moins recommandé : la thérapeutique tomba dans les regrettables excès de la polypharmacie, cette « cuisine arabesque » dont parle Guy Patin. Il faudra attendre Priessnitz et notre époque pour que la médecine redonne à l'eau toute l'importance qu'elle mérite.

(14) Oribase, trad. Bussemacker et Daremberg, Paris, 1872.

(15) Coelius Aurel. V. Haller, t. X, l. III, p. 212 et 296.

(16) Alex. de Tralles, V. Haller, t. X, chap. II, p. 137.

(17) Aetius, cap. CLXV, p. 168.

(18) Paul d'Egine, *De Cevacris*, cap. LI, p. 22.

(19) Rufus d'Ephèse, trad. Daremberg, Paris, 1879.

II

DEFINITION DE L'EAU POTABLE

Les anciens ont toujours attaché une importance extrême à la qualité des eaux potables qu'ils employaient, soit à l'état de santé, soit pendant les maladies, tant en boisson qu'en bains ou autres usages externes. Hippocrate déclare que « le premier soin du médecin, lorsqu'il arrive dans une ville, doit être de bien connaître la nature particulière des eaux dont on fait usage » (1). De même Rufus veut que le médecin s'enquière systématiquement de ce que sont les eaux dont usent ses malades : c'est pour lui un des éléments constants de l'interrogatoire (2). Nous voyons que même les Romains étrangers à la médecine accordaient une grande importance aux qualités de l'eau, et, selon Ménière, « Horace parle en vingt endroits de son œuvre de l'eau, bonne ou mauvaise, que l'on boit dans les pays qu'il parcourt, dans les propriétés où il séjourne. » Ainsi, dans l'épître XVI^e, il dit à Quinctius : « Une fontaine, j'ai presque dit une rivière, la Digence, plus fraîche, plus pure que les eaux dont l'Hèbre arrose la Thrace, coule chez moi, guérit les maux de tête, rend la digestion facile. » (3).

Les eaux potables se caractérisaient d'abord par leur *provenance* : on pouvait utiliser soit de l'eau de pluie, soit celle qui provenait de la fonte de la neige ou de la glace. Le plus souvent on utilisait les sources et les fleuves, voire les lacs ou les marais.

(1) *Traité des airs, des eaux et des lieux*, t. I, p. 142 et suiv.

(2) Rufus d'Ephèse, trad. Daremberg, p. 213.

(3) V. Ménière (P.), *Etudes médicales sur les poètes latins*, p. 182.

L'emploi de l'eau de pluie est admis par tous les auteurs : Celse la considère même comme « astringente et émolliente », mais nous ne savons guère ce qu'il entend par là. Cette eau est, en effet, très pure, puisqu'elle ne contient d'autres corps que les gaz de l'air qu'elle a dissous dans sa chute. Il n'en est pas de même des eaux de neige ou de glace. Hippocrate regarde ces dernières comme généralement mauvaises, et il en déconseille l'usage. Oribase, Galien, Rufus d'Ephèse, Aetius, sont du même avis. Cette unanimité nous prouve que les anciens avaient parfaitement entrevu la nocivité de l'eau glacée, facteur de dyspepsies et vecteur possible de germes pathogènes.

De même les eaux des fleuves, des lacs, des étangs, des marécages étaient reconnues dangereuses par Hippocrate et tous ceux qui l'ont paraphrasé : « Les hommes sont sujets à la presse, à la colique néphrétique, à des stranguries, à des douleurs de sciatique, à des hernies, lorsqu'ils font usage pour leur boisson des eaux de diverses natures, tant de celles des grands fleuves où les rivières se jettent, que de celles des lacs où se rendent divers ruisseaux. »⁽⁴⁾. Ces affirmations sont pour la plupart hasardeuses, mais le danger des eaux souillées par un long séjour à la surface du sol est très justement indiqué. Notons aussi que Rufus⁽⁵⁾ cite l'opinion des Arabes, selon laquelle une eau souillée peut causer la maladie parasitaire appelée ophus, ou dragon (de nos jours la dracunculose).

Parmi les sources cependant, certaines doivent être regardées comme bonnes, d'autres comme douteuses ou mauvaises. Leur *orientation* a son importance : les plus fâcheuses sont celles qui coulent vers le nord ou vers l'ouest. Celles qui coulent vers le sud sont moins mauvaises, « mais il faut recommander l'usage des eaux qui ont leur cours tourné à l'Orient, particulièrement à celui d'été; elles doivent néces-

(4) Hippocrate, *Traité des airs, des eaux et des lieux*, t. I, p. 146.

(5) Rufus, éd. Daremberg, p. 216.

sairement y être plus limpides, plus légères et meilleures ⁽⁶⁾.

Il faut se méfier des sources qui coulent sur les *terrains rocailleux* ou imperméables, mais « quand elles viennent des lieux élevés et des collines couvertes de terre, elles sont excellentes, douces, légères, et supportent très bien la plus petite quantité de vin » ⁽⁷⁾. Cette notion est juste, car celles-ci se filtrent lors de leur passage à travers les couches perméables, tandis que les premières entraînent avec elles toutes les impuretés de la surface du sol.

L'influence *des saisons* sur l'eau des sources est bien indiquée par Rufus, qui déconseille les eaux de l'automne et de la fin de l'été ⁽⁸⁾ : c'est là une idée qui, de nos jours encore, est admise par tous ; à la fin d'une longue période de sécheresse les eaux de ruissellement sont toujours beaucoup plus fortement polluées que pendant les saisons pluvieuses.

Les principales *qualités physiques* que doivent présenter les eaux sont les suivantes : limpidité, légèreté, absence de saveur saline ou minérale. Hippocrate insiste sur ces diverses propriétés ; Sénèque donne une classification des eaux, selon qu'elles sont « stagnantes ou courantes, réunies en masses ou distribuées en filets. Les unes sont douces, les autres ont des saveurs différentes. Ainsi il en est d'âcres, de salées et d'amères, de médicinales... Il existe encore de nombreuses différences relatives : 1° au *tact*, elles sont froides ou chaudes ; 2° au *poids*, elles sont pesantes ou légères ; 3° à la *couleur*, elles sont troubles, limpides, azurées, transparentes... il y en a qui sont légères et sèches, il y en a qui sont grasses. » ⁽⁹⁾. Tout ceci est assez vague, mais Rufus exprime une idée autrement intéressante, quand il dit que « les eaux froides en été et chaudes en hiver sont les meilleures » ⁽¹⁰⁾. Cette *constance de la température* est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles

(6) Hippocrate, *loc. cit.*

(7) Hippocrate, *loc. cit.*

(8) Rufus, t. I, p. 215.

(9) Sénèque le Philosophe, coll. Panckouke, t. VIII, p. 189.

(10) Rufus, p. 215 et suiv.

Hippocrate accorde sa préférence aux eaux des terrains perméables : « Elles sont chaudes en hiver et froides en été parce qu'elles ont des sources très profondes. » (11).

Ce qui est peut-être le plus remarquable, c'est que tous les auteurs s'accordent à considérer les eaux plus ou moins minéralisées comme essentiellement différentes de l'eau potable, et qu'ils les déconseillent comme eaux de boisson. Seul, Hippocrate se montre très libéral sur ce point. Pour lui, « l'homme bien portant et robuste n'a aucun choix à faire; il peut boire toujours ce qui se présente; cependant, celui qui, à cause d'un état maladif, sent le besoin de l'eau la plus convenable aura, pour recouvrer la santé, les précautions suivantes à prendre : ...les eaux salées, dures et réfractaires sont absolument mauvaises pour boisson ordinaire, mais il y a des tempéraments et des maladies où on les emploie avec avantage; c'est ce que j'expliquerai incessamment » (12). Oribase, citant Rufus, remarque que « les eaux salées et nitreuses sont peu potables (13) » et que « les mines situées au voisinage des sources en rendent les eaux moins potables (14) ». Aetius condamne lui aussi les eaux fortement minéralisées comme eaux de boisson. « Les eaux qui arrosent des mines d'or, d'argent, d'alun, de soufre ou de substances semblables, celles qui se trouvent dans le voisinage des thermes, ou encore qui sont thermales elles-mêmes, toutes ces sortes d'eaux sont nuisibles. » (15). Galien est encore plus explicite : « Si, en passant goutte à goutte à travers des terrains bitumeux, sulfureux, nitreux ou alumineux, l'eau enlève quelques particules de ces substances, c'est déjà de l'eau mêlée, ce n'est plus de l'eau à proprement parler », et au même chapitre il ajoute : « Il y a une très grande différence entre les eaux potables et l'eau salée ou l'eau de mer. L'eau salée ou l'eau de mer, l'eau

(11) Hippocrate, *Traité des airs, des eaux et des lieux*, t. I, p. 144.

(12) Hippocrate, *Traité des airs*, etc., t. I, p. 142.

(13) Oribase, t. I, p. 324.

(14) Id., *ibid.*

(15) In Rufus, *Traité de la goutte*, Daremberg, p. 256.

sulfureuse, bitumineuse ou nitreuse, celle qui contient de la calamine ou simplement quelque matière naturelle, ressemblent par leurs goûts à des médicaments chauds et sont très dangereuses dans nos affections aiguës. »⁽¹⁶⁾.

Enfin les *propriétés physiologiques* des eaux constituaient un dernier moyen de les définir et de les classer.

L'action néfaste des eaux polluées sur le tube digestif est indiquée dans Hippocrate, comme nous l'avons déjà vu; mais il est deux qualités de l'eau de boisson qui, à cet égard, sont primordiales pour les anciens : l'eau est *dure* ou *tendre*. Dans le premier cas, elle *resserre* le ventre, dans le deuxième elle le *relâche*. Nous devons entendre par là que les eaux riches en sels minéraux agissent efficacement contre les diarrhées, tandis que les eaux peu ou point minéralisées sont indiquées dans la constipation et les maladies de même nature. D'après Hippocrate, « a-t-on le ventre serré, qui s'échauffe facilement, l'on se trouvera bien des eaux les plus douces, les plus légères, les plus tendres. Quand le ventre est lâche, humide, glaireux, les eaux salées, dures, réfractaires sont utiles; elles fournissent un bon moyen de le sécher... Bien des gens se trompent sur l'effet des eaux salées : ils les regardent comme laxatives, tandis qu'elles ont une vertu directement contraire. »⁽¹⁷⁾. Celse dit, presque dans les mêmes termes : « L'eau tendre relâche le ventre, l'eau froide ou tiède dure le resserre. » Ces notions de relâchement ou de resserrement ne correspondent peut-être pas à des réalités bien nettes, mais Celse subit ici l'influence des méthodistes qui, après Asclépiade, ne reconnaissaient que deux sortes de maladies : le strictum et le laxum.

En tout cas cette idée que les eaux salines luttent contre la diarrhée peut sembler quelque peu paradoxale. N'oublions pas cependant que des effets opposés peuvent être obtenus avec le même sel selon les doses d'administration. Ainsi le

(16) De Med. simpl., 1-4, cité par Gorjux, p. 20.

(17) Hippocrate, *Traité des airs*, ..., t. I, p. 142 et suiv.

sulfate de soude est purgatif à hautes doses, antidiarrhéique lorsqu'on le prend en petites quantités.

D'autres propriétés physiologiques des eaux sont fréquemment citées par les anciens; Rufus vante l'eau du Nil qui « relâche le ventre, provoque les règles et peut être administrée pendant les couches » (18). Plusieurs auteurs mentionnent les effets fâcheux des eaux fortement minéralisées sur le rein et tout l'appareil urinaire. Pour Hippocrate (V. plus haut) ce sont des coliques néphrétiques et des stranguries; pour Aétius « il en résulte encore des urines et des selles cuisantes, notamment si l'eau est nitreuse. Une eau de cette nature ne convient pas à la poitrine, non plus qu'aux reins, à la vessie, ou à toute autre partie ulcérée » (19). Sénèque enfin (20) distingue des eaux « saines, salutaires, mortelles, susceptibles de se durcir en pierre... les unes sont nourissantes, d'autres passent sans effet; d'autres procurent la fécondité ». Galien estime que « l'eau potable ne nourrit pas, mais qu'elle est seulement un véhicule de la nourriture..., aussi n'est-elle pas capable d'augmenter la force vitale ».

Nous voyons cependant qu'entre les eaux ordinaires et les eaux thermales ou minérales, la frontière est mal tracée, particulièrement pour Hippocrate et pour Sénèque; mais l'est-elle beaucoup mieux de nos jours, malgré les progrès de la chimie? Quoi qu'il en soit, les anciens ont su définir à peu près comme nous le faisons les principales qualités des eaux potables. Voyons maintenant comment ils les utilisaient dans leur thérapeutique.

(18) Rufus, éd. Daremberg, p. 213.

(19) Aetius, *in* Rufus, *ibid.*

(20) Sénèque, t. VIII, liv. III, p. 189.

III

UTILISATION DES EAUX POTABLES

A. — L'eau en ingestion.

L'eau ingérée peut être soit chaude, soit froide. L'eau à la température ambiante est dans presque tous les pays considérée comme froide. Nous pouvons admettre, par conséquent, que, dans tous les cas où la température n'est pas spécifiée, les auteurs entendent l'eau froide. Nous étudierons d'abord l'emploi de l'eau chaude, qui a ses indications bien spéciales.

L'eau chaude semble avoir été donnée très souvent dans les affections aiguës. Hippocrate cependant la mentionne assez rarement et lui préfère la *ptisane*, la crème d'orge mondé et le vin bien trempé. Au traité de l'*usage des liquides* l'abus de l'eau chaude est proscrit comme produisant le relâchement des chairs et des ligaments, l'engourdissement de l'esprit, les syncopes et même la mort; mais l'auteur ajoute qu'en quantité modérée elle est utile. Antyllus, cité par Oribase ⁽¹⁾, va plus loin : « A l'époque convenable, dit-il, il faut donner de l'eau chaude à tous les malades, quelle que soit leur maladie. »

On la donnait dans les *fièvres* : « Quelquefois l'eau chaude prise abondamment en boisson rétablit la santé, et quelquefois la fièvre se dissipe. » ⁽²⁾. Celse choisit le moment où s'annonce une transpiration générale qui sera salutaire et

(1) Oribase, t. I, liv. V, chap. XXIX, p. 444.

(2) Hippocrate, t. I, p. 228.

qui indique que le temps est venu de reprendre peu à peu l'alimentation ⁽³⁾. Il ajoute : « Au moment où la pleuro-pneumonie a atteint son acmé, il faut s'abstenir de tout, excepté d'eau tiède. » ⁽⁴⁾. Dans les fièvres intermittentes, « après le stade de chaleur qui suit le frisson, on peut donner de l'eau tiède, pure ou salée » ⁽⁵⁾. L'eau chaude poivrée peut d'ailleurs empêcher le frisson, mais s'il se produit et qu'il s'accompagne de vomissements, elle pourra le favoriser ⁽⁶⁾.

Selon Hérodote, « il faut donner de l'eau chaude au commencement de l'accès, s'il est irrégulier, quand les forces sont vite abattues, quand l'œsophage est desséché par l'ardeur de la soif, et dans l'anorexie, lorsqu'il y a des défaillances tenant à une faim exagérée » ⁽⁷⁾. Il s'agit simplement ici de limiter en partie la dénutrition par la *diète hydrique* à l'eau chaude, mais le rôle de l'eau était souvent de favoriser la production de la crise en activant la sudation et la diurèse.

Dans les *affections digestives*, elle agissait de plusieurs manières : d'abord comme *vomitif* : « En faisant boire beaucoup d'eau chaude à quelqu'un qui vomit, on lui fait souvent rendre avec l'eau, par le vomissement, ce qui le causait. » ⁽⁸⁾. « Il faut boire de l'eau chaude pour vomir. » ⁽⁹⁾. Rufus mentionne cette action « dans les affections de l'orifice de l'estomac » ⁽¹⁰⁾. Il pense que l'eau chaude est un *purgatif* ⁽¹¹⁾. Le vomissement provoqué était d'ailleurs souvent considéré par les anciens comme une simple précaution hygiénique. Hippocrate le recommande dans son *Traité du régime* (sect. 59). Du temps de la décadence romaine on y avait fréquemment recours pour boire et manger davantage. Suétone rapporte (ch. IX) que l'empereur Vitellius faisait régulièrement quatre

(3) Celse, traduction Vedrenes, p. 144 et suiv.

(4) Celse, *Vedrenes*, p. 144.

(5) Id., *ibid.*

(6) Celse, *ibid.*, p. 167.

(7) Oribase citant Hérodote, t. V, p. 417.

(8) Hippocrate, t. I, p. 142.

(9) Celse, trad. Vedrenes, p. 51.

(10) Oribase, t. IV, p. 74-76.

(11) Id., *ibid.*

repas par jour, et qu'il ne pouvait suffire à cette fatigue qu'à force de vomissements répétés ⁽¹²⁾.

L'eau chaude avait aussi pour but, selon Rufus ⁽¹³⁾ de calmer les cardialgies, c'est-à-dire les douleurs de la région du cardia; il fallait alors la boire à petits traits après les repas, ainsi que dans toutes les douleurs de l'estomac à type de brûlure (V. Oribase, *Synopsis*). Elle pouvait combattre l'indigestion qui accompagne les excès alimentaires, probablement en aidant les évacuations ⁽¹⁴⁾. Cependant, d'après Celse, elle était resserrante à l'égard des malades relâchés ⁽¹⁵⁾. Le même auteur nous apprend qu'il utilisait l'eau chaude en abondance comme boisson, lorsque le malade toussait légèrement ⁽¹⁶⁾. Antyllus répète cette indication (dans Oribase, V. plus haut).

On utilisait aussi l'eau chaude en abondance dans le choléra nostras (Celse, p. 252), en la coupant avec quelques gouttes de vin, lorsqu'on craignait la syncope. Il en était de même dans la dysenterie (*ibid.*, p. 253).

La diète hydrique à l'eau chaude était également indiquée, selon Celse, dans la folie (*ibid.*, p. 177) et dans l'apoplexie (*ibid.*, p. 204). Nous verrons enfin que l'eau, chaude ou froide, était la seule boisson permise dans certaines affections externes et à l'occasion de la plupart des *opérations chirurgicales*.

Pour ce qui est de la température, de l'heure à laquelle on devait administrer le remède et des quantités les plus favorables, les indications données par les auteurs sont extrêmement vagues : seul Hérodote nous apprend que si l'on veut lutter contre la soif intense et l'abattement des forces, il faut donner l'eau de façon continue, mais en fractionnant dans le cas de soif intense. Comme vomitif elle doit être prise en abondance; en quantité moyenne à l'époque de l'acmé dans les maladies aiguës (lorsqu'elle a pour but d'aider la crise) et

(12) Celse, trad. Vedrènes, notes, p. 628.

(13) Oribase, t. IV, p. 74-76.

(14) Oribase, t. II, p. 131.

(15) Celse, p. 158.

(16) Id., p. 161.

en petite quantité pendant la rémission desdites maladies ⁽¹⁷⁾.

Le vague de ces indications laissait la plus grande latitude au praticien.

Quant à l'ingestion d'eau froide, sa principale indication était la fièvre; suivant Hippocrate, la santé est un équilibre dû au mélange régulier des humeurs. Lorsque cet équilibre est détruit, il faut aider la nature à le rétablir (V. les livres *Des affections* et *Des affections internes*). Y a-t-il trop de chaleur, il faut rafraîchir. Pour Galien, « comme toute affection contre nature se guérit par les moyens qui lui sont contraires, il est clair que la fièvre sera entièrement éteinte par l'eau froide, sauf si elle s'accompagne d'inflammation des parties ou de crudité des humeurs, des urines par exemple ⁽¹⁸⁾.

En fait, Hippocrate recommande fréquemment l'eau froide en boisson dans les fièvres, sans d'ailleurs en préciser le mode d'administration. Peut-être un peu délaissé par les premiers médecins de l'Ecole d'Alexandrie, ce mode de traitement de la fièvre paraît avoir été d'un usage général trois siècles après Hippocrate : on trouve, en effet, dans Plutarque un trait qui mérite d'être cité et qui se rapporte à Philotas d'Amphyse, médecin du jeune Antoine. Philotas, qui soupait habituellement avec Antoine, avait, un soir, pour convive un médecin présomptueux qui importunait tout le monde de son babil. Philotas lui ferma la bouche par le sophisme suivant : « Il faut, lui dit-il, donner de l'eau froide à un homme qui a la fièvre de quelque manière; or, tout homme qui a la fièvre l'a de quelque manière. Il faut donc donner de l'eau froide à tout homme qui a la fièvre. » Le médecin, frappé de ce sophisme, resta muet. Le jeune Antoine, charmé de son embarras, dit à Philotas : « Je te donne tout ce qui est là », en lui montrant un buffet couvert d'une superbe vaisselle d'argent ⁽¹⁹⁾.

(17) Oribase, t. V, p. 417 (tiré d'Hérodote).

(18) Oribase, t. I, liv. V, chap. II, p. 306.

(19) Plutarque, *Vie des hommes illustres*, trad. Ricard, *Vie d'Antoine*, t. IX, p. 202-203.

Les fièvres les plus différentes par leur étiologie et leurs symptômes étaient justiciables de cette médication. Cassius, le médecin le plus ingénieux de son époque, selon Celse, guérit ainsi un malade atteint d'une fièvre accompagnée de soif intense, conséquence de l'ivresse ⁽²⁰⁾. Pétron, dès avant Hérophile, traitait par l'eau froide les fièvres ardentes ⁽²¹⁾. L'auteur hippocratique du traité *De morbis* prescrivait l'eau froide à discrétion dans les fièvres provenant de la bile (t. II, p. 40). L'eau sera la seule boisson permise dans la fièvre tierce pure qui passe à la chronicité. Dans le traitement de la fièvre quarte, la diète hydrique devra suivre le premier accès, et être accompagnée de vomissements (provoqués par l'eau chaude) après le deuxième accès. Dans la fièvre quarte qui devient quotidienne, la diète hydrique sera encore l'essentiel du traitement ⁽²²⁾. L'eau froide, selon Galien, convient surtout dans les fièvres accompagnées d'inflammation violente. Elle nuit lorsque l'inflammation est modérée. La fièvre causale ou fièvre d'été est encore pour le même auteur une indication précise de l'eau froide, au point, dit-il, qu'il n'a pas perdu un seul malade lorsqu'il l'avait administrée à propos ⁽²³⁾. Avant lui d'ailleurs Hippocrate avait traité de la même manière la même affection ⁽²⁴⁾.

Les fièvres éphémères, les fièvres continues, les fièvres hectiques ou putrides indiquent l'eau froide selon Oribase ⁽²⁵⁾, de même la colliquation, « fièvre extrêmement pernicieuse, dont le traitement consiste à faire boire de l'eau tirée d'une source extrêmement froide ». Pour Antyllus ⁽²⁶⁾, « l'eau froide est indispensable quand il s'agit d'éteindre la chaleur qui existe et incommode par elle-même, comme dans les *fièvres ardentes* accompagnées d'une chaleur extrême ». Il semble

(20) Celse, trad. Védrenes, préface, p. 38.

(21) Celse, trad. Fouquier et Ratier, l. III, chap. IX, p. 135.

(22) Celse, trad. Védrenes, p. 174.

(23) Galien, *Comment. in Hipp.*, S. 12, t. XV, p. 752.

(24) Hippocrate, trad. de Mercy, II, 40, t. VII, p. 56.

(25) Oribase, t. V, p. 311.

(26) In Oribase, t. I, liv. V, ch. XXIX, p. 414 (« De la boisson »).

bien que ce dernier cas soit celui de la *fièvre typhoïde*, à moins qu'on ne doive la reconnaître dans la « fièvre putride » dont parle Philagrius.

Mais les fièvres n'étaient pas les seules affections où l'on prescrivît de boire de l'eau froide : on la donnait d'abord à tous ceux pour qui l'eau chaude était indiquée, mais qui ne pouvaient la prendre⁽²⁷⁾. Elle remplaçait le vin trempé dans le régime des maladies aiguës toutes les fois que les maux de tête faisaient craindre la venue du délire⁽²⁸⁾. Enfin, la diète purement hydrique est indiquée, selon Celse, au début des symptômes de toutes les maladies : après avoir rappelé que, dans ces conditions, Ascépiade, pourtant zélé défenseur de l'eau froide, ne donnait absolument rien à boire, il ajoute que, pour sa part, il permet le premier jour d'humecter seulement la bouche et la gorge, puis, qu'il donne à boire le deuxième jour si la soif est intense, à l'heure habituelle des repas⁽²⁹⁾. L'eau froide était utile « lorsqu'on a des aigreurs à l'épigastre »⁽³⁰⁾ et au début de toutes les affections de l'estomac⁽³¹⁾, bien que Rufus signale qu'elle est souvent un obstacle à la digestion. Celse l'emploie aussi contre la diarrhée : « Quand il y a du devoiement, il n'y a rien de mieux après chaque selle que de boire un verre d'eau froide »⁽³²⁾, et au début des dysenteries (p. 254). On la donnait, selon Galien, dans la plupart des affections viscérales⁽³³⁾, dans la peste, pour calmer les crachements de sang (*ibid.*, p. 229) et, d'une façon générale, dans la phtisie, sous forme d'eau de pluie fortement bouillie⁽³⁴⁾. Aucun auteur ne parle de l'eau froide dans le traitement des hépatites. C'est pourtant grâce à elle qu'Antonius Musa avait délivré

(27) Id., *ibid.*

(28) Hippocrate, I, p. 206.

(29) Celse, p. 144 et suiv.

(30) Celse, p. 42.

(31) Celse, p. 233.

(32) Celse, p. 254.

(33) In Oribase, t. I, p. 306.

(34) Galien, *Comm. in Hipp.*, « de vict. rat. in acut », S. 12, t. XV, p. 752.

Auguste d'une affection de ce genre. Il est vrai que Musa n'est cité par aucun des médecins de l'antiquité; peut-être ses procédés furent-ils considérés par ses confrères comme plus proches du charlatanisme que de la vraie science médicale.

L'importance de l'eau froide *intus* dans le traitement des *affections du système nerveux* n'avait pas échappé aux anciens; ils la donnaient dans les douleurs des nerfs, dans les tremblements nerveux, les douleurs de tête et les vomiques (Celse, p. 205 et suiv.). Enfin, dans le traitement, fort compliqué, de l'épilepsie, Oribase mentionne les ingestions d'eau froide (d'après Philagrius, *loc. cit.*).

On employait encore l'eau dans l'éléphantiasis⁽³⁵⁾ et surtout dans les *affections externes*; déjà, Hippocrate prescrivait de l'eau chaude pendant quarante jours à tous les blessés qui avaient une fièvre continue consécutive à des fractures ouvertes⁽³⁶⁾. Elle est, pour Celse, le seul aliment permis aux blessés qui ont de l'inflammation (p. 341), aux charbonneux (p. 362), à ceux qui ont des tumeurs, ou bien le feu sacré (pour Védrières, ce feu sacré pourrait être le zona, l'érysipèle, le psoriasis ou l'herpès circiné). Les *affections sensorielles et génitales* exigeaient l'ingestion d'eau froide : ainsi la chassie, la blépharite (Celse, p. 396), la plupart des affections oculaires⁽³⁷⁾, les maladies des dents et des fosses nasales. Avant et après l'opération de la cataracte, avant toute opération sur les testicules, la région inguinale et l'anus (Celse, p. 519), avant la taille hypogastrique et pendant toutes les suites opératoires, « l'indication de l'eau froide comme boisson est trop manifeste, dit Celse, pour qu'il soit besoin de le rappeler ».

Mais, à côté de ces nombreuses indications, l'ingestion d'eau froide avait aussi ses *contre-indications*. Pour Hippo-

(35) Oribase, t. II, p. 131, d'après Philumène.

(36) Hippocrate, t. I, p. 348.

(37) Oribase, t. V, p. 545.

crate, toutes les parties internes jouissant d'une chaleur constante doivent être ennemies du froid. C'est pourquoi il déclare que « le froid est l'ennemi des os, des dents, des nerfs, de la moelle épinière » (*aph.* 18, sect. V), et il l'accuse de provoquer des convulsions, le tétanos, des ecchymoses et des frissons fébriles. Galien est encore plus précis : pour lui, l'eau froide est contre-indiquée dans les abcès, l'œdème, le squirrhe, les plaies ou les intempéries froides qu'elle risque d'aggraver⁽³⁸⁾, les inflammations des nerfs et des tendons. Prise intempestivement ou abusivement, elle peut aussi supprimer les hémorragies (t. X, p. 327), amener des fièvres colliquatives (t. XV, p. 802) (il s'agit peut-être ici de la fièvre typhoïde, qui reconnaît souvent à son origine l'ingestion d'une eau impure), engendrer l'hydropisie. Enfin, l'eau froide resserre l'inflammation (t. XV, p. 500) et rend les humeurs crues (t. XV, p. 504).

Retenons seulement que les Anciens connaissaient le rôle *hémostatique* de l'eau froide, les inconvénients qu'elle peut présenter dans certaines affections nerveuses et la possibilité de voir certaines fièvres du type de la typhoïde en suivre l'emploi intempestif.

Là encore, les indications relatives au *mode d'administration* sont des plus vagues. Nous savons cependant que lorsqu'elle avait pour but de combattre une fièvre intense, l'eau froide était administrée en grande quantité⁽³⁹⁾, tandis que dans la plupart des autres cas il fallait en prendre peu, fractionner les doses, « et la humer pour ainsi dire » (Antyllus, *loc. cit.*, et Hérodote, dans Oribase, t. I, p. 447). Le moment où il convient d'administrer l'eau froide n'est presque jamais indiqué de façon précise. Nous savons, d'après Oribase (t. I, p. 429, tiré de Philotime) qu'il ne fallait pas en boire la nuit, ou aussitôt après les repas, sauf dans les fièvres; mais on pouvait en prendre à jeun, après

(38) Hippocrate, *Aphorismes*.

(39) Oribase, t. I, p. 444, d'après Antyllus.

le bain et les fatigues. Enfin, la nécessité de *stériliser* l'eau de boisson par la chaleur est indiquée en plusieurs endroits : dans Oribase⁽⁴⁰⁾, nous voyons que « l'eau qu'on boit doit être aussi bonne que possible, et il faut la faire bouillir sur des charbons, ou la placer dans un vase qu'on met dans de l'eau bouillante ». C'est là, croyons-nous, la première mention de l'utilisation du « *bain-marie* » pour des fins d'antisepsie. Le même Oribase nous apprend que l'ébullition « est un moyen de rendre potable une eau qui ne l'est pas »⁽⁴¹⁾.

En somme, les principales indications de l'eau, chaude ou froide, prise en boisson, étaient dans l'antiquité à peu près les mêmes que de nos jours. Seule, l'action de l'eau froide comme antipyrétique, qui, à vrai dire, était fort importante, est aujourd'hui abandonnée; mais la plupart des médicaments que nous employons pour combattre la fièvre n'ont, comme jadis l'eau froide, qu'une action purement symptomatique. Il n'y a, en définitive, aucune différence de nature entre les antithermiques actuels et la bonne vieille eau froide, mais ceux-là sont probablement beaucoup moins inoffensifs pour l'appareil digestif et les reins, que ne l'était celle-ci : le progrès réalisé est, sans doute, moins grand qu'on ne pourrait le croire.

Les *lavements* à l'eau ordinaire chaude n'étaient pas non plus inconnus de la thérapeutique ancienne. Oribase en indique l'action essentielle : « Parmi les lavements émollients, l'eau simple agit pour enlever les matières fécales dans les fièvres continues et de mauvaise nature, et aussi quand la défécation est difficile dans les convalescences à la suite d'une longue maladie, ou chez les malades qui ont des vents qui roulent; on injecte ce liquide à une température assez chaude, parce que l'eau tiède développe des gaz, et on vide le clystère d'un seul coup. »⁽⁴²⁾. Hippocrate,

(40) Id., p. 425, tiré d'Hérodote.

(41) Oribase, t. I, p. 410.

(42) Oribase, t. V, p. 31, tiré de Rufus.

Galien, Celse, citent en plusieurs endroits la même utilisation des lavements tièdes. Notons encore deux autres indications moins connues : les inflammations du rectum et son prolapsus⁽⁴³⁾, enfin l'hydropisie⁽⁴⁴⁾. Dans ce dernier cas, on devait laisser ressortir le lavement aussitôt après l'avoir administré.

B. — Les bains.

Indépendamment des pratiques hygiéniques si chères aux anciens, et dont les bains étaient un des éléments primordiaux, la thérapeutique proprement dite a fréquemment utilisé la balnéation. Nous avons vu qu'à certaines époques, le bain, et plus spécialement le bain froid, fut l'unique moyen de traitement, la véritable panacée. L'hydrothérapie devait connaître des excès aussi regrettables beaucoup plus près de nous, lorsque Priessnitz en restaura l'emploi systématique. Mais, pour la plupart des anciens médecins, du moins les plus consciencieux, le bain a ses indications précises.

Elles dépendent : 1° du malade; 2° de sa maladie.

Ce sont d'abord les *habitudes* du malade qui devront guider le médecin dans le choix de sa thérapeutique : « Il n'est pas, à beaucoup près, indifférent que le malade fût dans l'habitude ou non de prendre le bain quand il était en santé : ceux qui l'aiment et qui y sont habitués en retirent du bien; ils deviennent plus malades s'ils en sont privés. »⁽⁴⁵⁾. On reconnaît bien là la prudence d'Hippocrate, et ce passage nous prouve que, quoi qu'on en ait dit, tout le monde ne se baignait pas régulièrement à l'époque où fut écrit le *Traité du régime dans les maladies aiguës*. L'auteur remarque d'ailleurs, au même chapitre, qu'il y a peu de maisons où le médecin puisse trouver le personnel et l'ensemble des objets nécessaires pour l'administration des bains. Pour Oribase⁽⁴⁶⁾,

(43) Oribase, t. V, p. 494.

(44) Celse, p. 190.

(45) Hippocrate, *Des bains*, t. I, p. 227.

(46) Oribase, t. V, p. 44.

le bain surtout froid « ne convient pas aux gens qui suivent un régime de hasard, mais uniquement à ceux qui mènent une vie régulière et qui font un usage approprié des exercices et des aliments ».

L'âge du sujet avait de l'importance surtout pour déterminer si les bains qu'il recevrait devaient être froids ou chauds. Les adultes mâles vigoureux pouvaient supporter le bain froid, mais les femmes, les vieillards et les petits enfants exigeaient presque toujours le bain chaud. Nous trouvons cette opinion exprimée dans Celse⁽⁴⁷⁾ et dans Oribase⁽⁴⁸⁾. Ce dernier auteur nous apprend avec Hippocrate que le bain chaud était donné quotidiennement aux enfants, en dehors de tout état pathologique. Quant aux vieillards, « leur tempérament est sec et froid, on le corrige donc à l'aide d'un traitement échauffant et humectant, tels sont les bains d'eau douce »⁽⁴⁹⁾. Nous retrouvons là la vieille théorie hippocratique des *tempéraments* chauds, froids, secs ou humides; on comprend aisément comment la notion de tempérament pouvait conduire à prescrire ou à interdire les bains, si l'on se souvient que les affections doivent toujours être traitées par les remèdes qui leur sont contraires⁽⁵⁰⁾.

L'état physiologique du malade est un des éléments les plus importants qui doivent guider le médecin lorsqu'il veut ordonner des bains; à ce point de vue la nature chaude ou froide du bain doit être prise en considération : « Si parfois on a besoin d'un rafraîchissement très intense, il suffit le plus souvent de nager en été dans l'eau froide quand on est jeune et bien en chair et qu'auparavant on a produit un développement de chaleur par des frictions. Mais ceux qui prennent des bains ne doivent pas être fatigués, ni par suite du coût, ni par toute autre cause; ils ne doivent pas non plus être sous l'influence d'indigestions, de vomissements, de flux de ventre ou

(47) Celse, p. 52.

(48) Oribase, t. V, p. 45.

(49) Oribase, t. V, p. 215.

(50) Oribase, *ibid.*, p. 260.

d'insomnie; il est dangereux de prendre des bains froids quand on ne remplit pas ces conditions. Au contraire, le bain chaud est excellent et plus innocent que le bain froid. »⁽³¹⁾. Celse émet la même opinion; il ne faut pas prendre de bain après une très grande fatigue, mais on peut le faire après la marche ou l'insolation⁽³²⁾; enfin Galien lui aussi déconseille le bain « lorsque les forces sont abattues, lorsque le sujet est en état d'agitation nerveuse ou d'anxiété »⁽³³⁾.

La température du bain pouvait dépendre de la saison; ainsi contre l'ictère, Celse recommande l'usage des bains chauds pendant l'hiver et froids pendant l'été. De même Hippocrate⁽³⁴⁾ conseille en hiver les bains froids après la lutte, chauds après tout autre exercice; il les veut tièdes au printemps et en été, chauds en automne.

Ces notions sont fort justes; il est très exact que les bains, surtout froids, ne font qu'affaiblir davantage les gens déjà très affaiblis.

Quant aux modes d'action physiologiques des bains, ils sont assez bien indiqués; leur action *vaso-dilatatrice* est connue d'Hippocrate, aussi ne doit-on pas employer les bains chauds « chez ceux qui ont des hémorragies du nez, à moins qu'elles ne coulent pas suffisamment ». Pour Galien, il ne faut pas donner de bains chauds s'il y a tendance aux vomissements ou hémorragie nasale. Par contre, ils sont indiqués lorsqu'une hémorragie est insuffisante « dans le but de produire un mouvement plus ou moins violent du sang contenu dans la tête »; l'auteur semble bien avoir pressenti dans ce passage l'action *décongestive* du bain chaud, qui, en dilatant les vaisseaux périphériques provoque un appel de sang qui libère les parties centrales. Il avait dit en un autre endroit: « Ces bains agissent très bien contre les fluxions qui se rendent au ventre. »⁽³⁵⁾. Le bain chaud était encore connu comme

(31) Oribase, *ibid.*, p. 114 (tiré de Philegius).

(32) Celse, p. 42.

(33) Oribase, t. II, p. 380.

(34) Hippocrate, t. III, p. 106.

(35) Oribase, t. V, p. 311.

cupnéique, diurétique, analgésique, expectorant et fluidifiant des sécrétions nasales ou bronchiques; « il calme les douleurs de côté, celles de la poitrine, celles du dos; il hâte la coction des crachats et l'expectoration, il facilite la respiration, il soulage les pesanteurs de tête et rend coulante la pituite qui doit sortir par le nez »⁽⁵⁶⁾. Galien en fait un *résolutif* qui sert pour hâter l'évacuation des matières excrémentitielles de toutes sortes : il est à la fois, dans ce cas, diurétique, diaphorétique et expectorant. Il peut aussi arrêter les selles trop abondantes : c'est là une action que Celse utilise, comme nous le verrons. Enfin, c'est un agent *caléfiant et tonique*.

Lorsqu'il est pris *froid*, le bain voit se modifier certaines de ses qualités, et il en acquiert d'autres; ainsi il est *hémostatique* par action vaso-constrictive, il est tonique, et tous les auteurs, après Hippocrate, ont eu connaissance de la « *réaction* » qu'il provoque : « Si un homme qui se porte bien se refroidit beaucoup pendant l'hiver en se baignant dans l'eau froide... plus il sera refroidi, à moins que son corps ne soit entièrement gelé, plus il se réchauffera lorsqu'il aura repris ses habits, et qu'il se sera mis à couvert. »⁽⁵⁷⁾.

On devine sans peine que la notion de ces différents effets physiologiques va commander des indications et des contre-indications précises. Le bain sera d'abord un moyen de *stimuler* les forces, à condition que sa température soit inférieure à celle du corps : « Les bains chauds, dit Hippocrate, donnent de la vigueur au corps toutes les fois que celui-ci leur est supérieur, mais si c'est l'eau qui a la supériorité, elle affaiblit le corps. »⁽⁵⁸⁾. De ses actions résolutive, expectorante et analgésique, découlera l'indication du bain dans les *affections pulmonaires*: péripneumonie, pleurésie, pleurésie sèche, et dans l'ictère⁽⁵⁹⁾. Galien estime même que chez les malades qui en sont atteints, et qui avaient déjà l'habitude des bains,

(56) Hippocrate, t. I, p. 127.

(57) Hippocrate, t. II, p. 214.

(58) Hippocrate, t. I, p. 276.

(59) Hippocrate, t. I, p. 127.

on pourra en doubler le nombre ⁽⁶⁰⁾. L'action vaso-dilatatrice sera utilisée contre l'apoplexie ⁽⁶¹⁾; pour provoquer, comme nous l'avons vu, une hémorragie salutaire; on en prendra deux fois par jour dans l'aménorrhée, et on s'en abstiendra, au contraire, dans les ménorragies ⁽⁶²⁾. Le bain servira à humecter les tempéraments secs, à stimuler la nutrition, car nous avons vu qu'il hâte l'expulsion des produits de désassimilation. Cette action ne sera obtenue que si le corps a d'abord été évacué par un lavement ⁽⁶³⁾. Du fait qu'il est analgésique et assouplissant à l'égard des tissus, le bain sera utilisé contre les *lassitudes* : Oribase distinguait quatre espèces de ces dernières : « Si donc vous administrez deux ou trois bains dans le même jour aux gens qui sont dans cet état (de lassitude tensive), vous leur ferez beaucoup de bien... Le quatrième état (de lassitude par dessèchement), n'exige pas, pour le premier jour, le moindre changement dans le régime qu'on suivait auparavant, si ce n'est qu'on pourra prendre pour se baigner de l'eau plus chaude que de coutume, dans le but de contracter doucement, de réchauffer et de renforcer la peau; le second jour, cet état exige l'exercice apothérapique; ceux qui en sont affectés sauteront donc de suite en prenant leur bain, de la piscine à eau chaude dans la piscine à eau froide. » Cette distinction entre quatre espèces de lassitude paraît bien subtile et illusoire, mais le changement brusque de température était bien propre à assouplir les articulations et les tissus, (c'est de nos jours le principe de la douche écossaise), à activer la circulation et à favoriser la sudation. Lycus (cité par Oribase), remarque aussi que « le bain chaud guérit la fatigue et dissipe la pléthore; il réchauffe, apaise, ramollit et disperse les flatuosités, dans quelque endroit qu'elles se soient fixées; enfin il provoque au sommeil et donne de l'em-

(60) Oribase, t. II, p. 379.

(61) Celse, p. 204.

(62) Hippocrate, cité par Daniel Leclerc, p. 230.

(63) Oribase, d'après Galien, t. II, p. 380.

bonpoint »⁽⁶⁴⁾. On le donnera aux enfants pour les calmer et atténuer leurs souffrances au moment de la dentition⁽⁶⁵⁾, contre la bronchite et le coryza : « Si parfois l'enfant est atteint de toux ou de rhume de cerveau, on aura recours à ce qu'on appelle mélitisme, c'est-à-dire on baignera l'enfant dans une grande quantité d'eau chaude en pratiquant en même temps des affusions sur la tête. »⁽⁶⁶⁾.

Mais l'indication la plus nette du bain était fournie par les fièvres, et si les auteurs en parlent si souvent, c'est sans doute parce que cette expression de *fièvre* désigne pour eux un grand nombre de maladies n'ayant souvent entre elles de commun que leur principal symptôme.

Ainsi Hippocrate ordonnait le bain dans la fièvre ardente, Oribase, dans « les fièvres qui tiennent à la putréfaction », c'est-à-dire probablement dans la typhoïde. Le bain devait alors être froid, et nous voyons que la méthode de Brandt n'avait point attendu cet auteur pour être utilisée dans la thérapeutique⁽⁶⁷⁾. Les fièvres érysipélateuses relevaient également des bains froids. Dans les fièvres tierces on donnait deux bains chauds par jour⁽⁶⁸⁾ : il s'agit ici des fièvres tierces pures ou légitimes. Oribase conseille de s'en abstenir dans la fièvre quarte (*ibid.*, p. 658), alors qu'Hippocrate les recommande après chaque accès⁽⁶⁹⁾. Celse précise la conduite à tenir dans ces cas de fièvres intermittentes : « Le bain a un double effet : tantôt après la disparition de la fièvre il permet de commencer l'usage d'une nourriture plus abondante, tantôt il dissipe la fièvre elle-même, en attirant au dehors une humeur corrompue et en changeant l'habitude du corps... Les anciens s'en servaient avec une très grande réserve, Asclépiade, avec beaucoup de hardiesse. Il n'y a pas lieu de s'en effrayer, s'il

(64) Oribase, t. V, p. 44.

(65) Oribase, t. V, p. 203.

(66) Id., *ibid.*

(67) Oribase, t. V, p. 280.

(68) Oribase, t. V, p. 656.

(69) Hippocrate, cité par Daniel Leclerc, p. 224.

est donné à propos, mais avant le moment favorable, il est nuisible; si la périodicité des accès n'est pas régulière, on donnera le bain à ceux qui n'ont pas de fièvre et qui n'ont pas eu d'accès pendant un jour; dans les fièvres périodiques et régulières, on le donne avant le frisson ou après la chute de la température. Dans les fièvres continues, le bain est indiqué au moment de la rémission, si l'état général est bon. Si avant le bain une personne faible ne sue pas, ou si sa peau est prise d'horripilations, elle doit s'en abstenir. » (70).

Dans toutes les fièvres éphémères (qui s'opposent à la fois aux fièvres périodiques et aux fièvres continues), on devra, dit Celse (p. 277), « faire passer aux malades la plus grande partie du temps qu'ils consacrent au bain dans la piscine chaude, puis après qu'ils sont passés rapidement dans la piscine froide, qu'ils sont sortis du bain et que leurs forces se sont restaurées, on les y conduira une seconde fois ». Dans les fièvres hectiques, il fallait donner des bains « à quelque époque de la maladie que ce soit » (Celse, *ibid.*, p. 290).

Il y avait encore d'autres indications des bains; l'opération de l'empyème, par exemple, qui devait être précédée d'un bain chaud (71); l'éléphantiasis (72), la correction des températures péchant par le froid (*ibid.*, p. 260); certaines espèces de mélancolie, par exemple celle qu'engendre l'amour (Oribase décrit ici un véritable « état de mal »; « Ses yeux sont creux, quoiqu'ils ne pleurent pas; ils semblent être remplis de volupté; les paupières sont continuellement agitées, et, tandis que toutes les autres parties du corps sont affaissées, les paupières seules ne le sont pas chez les amoureux ») (73). Il fallait baigner le malade atteint de lycanthropie (maladie de ceux qui sortent la nuit, comme des loups, et qui est sans doute un mélange de somnambulisme et de tendance à la fugue) (*ibid.*). On donnait le bain dans le traitement de la stérilité,

(70) Celse, p. 117.

(71) Hippocrate, cité par D. Leclerc, p. 231.

(72) Oribase, t. IV, p. 74, d'après Philumène.

(73) Oribase, t. IV, p. 413.

contre le ténésme, la lientérie, la diarrhée, la morsure des chiens enragés, etc. (74).

Remarquons encore la constance avec laquelle les auteurs signalent l'utilité des bains dans les *affections oculaires* (75) : mydriase, myosis, chassie, lippitude sèche, héméralopie, etc. (76).

Il y avait enfin quelques *contre-indications* très spéciales, telles que les fistules à l'anūs (Celse, p. 472), le relâchement de l'estomac, « c'est-à-dire l'état dans lequel cet organe ne retient pas les aliments et où le corps, cessant de se nourrir, s'épuise de consommation », la phtisie, l'épilepsie (Celse, p. 235 et 196), les ulcères de mauvaise nature (77). Même « l'homme qui veut concevoir doit s'abstenir des bains chauds » (78).

Il nous reste à voir comment étaient administrés ces bains; les auteurs insistent en divers endroits sur ce point qu'ils devaient être faits avec de *l'eau douce*. Même, Oribase (79) proscriit explicitement « les eaux qui proviennent de la fonte des neiges, ainsi que toutes les autres eaux dures, et celles qui sont salées ou alcalines ».

Nous n'avons pas ici à entrer dans les détails concernant l'organisation des établissements de bains publics ou privés (80), mais il faut noter, d'après Galien (81), que « le bain complet se compose de quatre parties, différentes par leurs propriétés; en entrant dans les thermes, on se soumet à l'influence de l'air chaud (le local affecté à cet usage se nommait *laconicon*, parce que ce genre d'étuve était jadis employé chez les Lacédémoniens) (82), ensuite on se met dans l'eau chaude, puis on se jette dans l'eau froide, enfin on se fait

(74) Oribase, t. V, p. 53; Celse, p. 235.

(75) Oribase, d'après Galien, t. V, p. 445.

(76) Celse, p. 418-420.

(77) Oribase, t. IV, p. 509 (d'après Galien).

(78) Hippocrate, t. II, p. 47.

(79) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 531.

(80) V. Oribase, t. II, notes du traducteur; — Panayotatou, *Hygiène chez les anciens Grecs*.

(81) Oribase, t. II, p. 369, *Des bains*; Strabon, chap. III, § 154.

(82) Strabon, chap. III, § 154.

essuyer et oindre ». Cette manière de faire, importée de Grèce, avait pris à Rome une importance telle que les thermes étaient devenus de véritables palais occupant un personnel nombreux.

Sur l'heure à laquelle on administrait les bains, nous n'avons que peu de précisions. Les plus nettes sont celles que donne Oribase au chapitre du *Régime des vieillards* ⁽⁸³⁾ : « Vers la septième heure, après les frictions, les exercices qui conviennent aux vieillards et le bain, on servira d'abord des mets, etc. ». Comme la première heure du jour se situait en moyenne aux environs de 6 heures du matin, on en peut conclure que le déjeuner se prenait vers 13 heures et par conséquent le bain et les exercices qui l'accompagnaient entre 11 heures et midi.

Hippocrate nous donne quelques autres renseignements sur la *technique* des bains : « Pour produire un résultat favorable, les bains doivent être administrés dans un endroit bien aéré, et la quantité d'eau doit être assez considérable pour que les affusions puissent être bien pratiquées (nous verrons bientôt l'importance de ces dernières dans la médecine des anciens); il faut s'abstenir le plus possible d'onctions détersives sur le corps. Quiconque se baigne ne doit ni parler, ni s'agiter, ni rien faire par lui-même, mais se laisser laver et frictionner, n'ingérer aucun aliment avant de se mettre à l'eau, ni lorsqu'il vient d'en sortir. » ⁽⁸⁴⁾.

Quant au nombre des bains, nous avons vu que dans certains cas il pouvait être de deux par jour, et même plus.

Les anciens, en somme, accordaient à ce moyen thérapeutique une importance considérable et parfaitement méritée, puisque ses effets physiologiques sont nombreux et puissants et son innocuité presque absolue, lorsqu'on tient compte de certaines contre-indications, qui avaient, d'ailleurs, été très clairement formulées.

(83) Oribase, t. V, p. 246.

(84) Hippocrate, t. I, p. 207.

C. — Autres usages externes de l'eau.

Outre le bain, c'est-à-dire l'immersion totale et plus ou moins prolongée dans l'eau chaude ou froide, celle-ci fut fréquemment utilisée à l'extérieur de différentes manières que nous allons étudier; d'abord les affusions, les lotions, les aspersions et les douches, puis les fomentations, les cataplasmes et les bains locaux, enfin, les fumigations et les gargarismes, dont les indications étaient plus restreintes. Cette division est assez arbitraire, cependant, l'eau y est utilisée de deux manières : soit mécaniquement, soit statiquement, le troisième groupe pouvant être considéré comme intermédiaire.

Les termes de *lotion*, *affusion*, *aspersion* et *douche* sont presque synonymes, et c'est à peine si, du premier au dernier, nous pouvons noter un dynamisme croissant. L'expression même de *douche* est d'ailleurs inconnue des anciens mais non pas la chose qu'elle désigne, puisque plusieurs auteurs en font mention. Cœlius Aurelianus, en particulier, la nomme *cataclysmi* ⁽⁸⁵⁾. Il convient de voir d'abord comment on se servait de l'eau froide.

Elle était d'abord, et surtout, le remède pour ainsi dire spécifique des *affections du système nerveux*. Hippocrate la mentionne en aspersions contre les convulsions et le tétanos, bien qu'il ait déclaré que « le froid est l'ennemi des nerfs, du cerveau et de la moelle épinière » (*loc. cit.*). « Quand le tétanos survient sans plaie au milieu de l'été chez un jeune homme robuste, il arrive quelquefois que l'aspersion d'une grande quantité d'eau froide rappelle la chaleur, qui, dans ce cas, est salutaire. » ⁽⁸⁶⁾. Pour Celse, « ... celui chez qui cet organe (la tête) est faible doit, en été, se tenir tous les jours pendant un certain temps sous une large gouttière » ⁽⁸⁷⁾.

(85) Celse, trad. Védrenes, p. 627 (notes).

(86) Hippocrate, *aph.* 21, sect. 5, t. II, p. 135.

Galien, qui faisait grand usage de l'eau froide, Arétée de Capadoce, l'ont utilisée contre la folie; ce dernier recommande, dans la « phrénésie », d'arroser la tête avec de l'eau froide, et, si l'on est en hiver, de faire tiédir le liquide ⁽⁸⁸⁾. Le même auteur prescrit les irrigations froides sur la tête, mais avec modération, contre les syncopes ⁽⁸⁹⁾, qu'Oribase traite de la même manière : « Ceux chez qui la défaillance se produit, on les aspergera, on fera des frictions sous le nez et sur la région de l'orifice de l'estomac. » ⁽⁹⁰⁾. L'hystérie était justifiable de l'aspersion froide, selon Celse (p. 261), ainsi que la spermatorrhée, et, dans cet ordre d'idées, nous voyons Rufus d'Ephèse la mentionner contre le satyriasis ⁽⁹¹⁾. Enfin, même l'hydrophobie, selon Hippocrate, pouvait être traitée par la douche ou le bain froids administrés par surprise (liv. V, sect. 27).

Bien entendu, on savait utiliser l'eau froide pour *déterger les plaies*. On employait volontiers dans ce but l'eau de pluie, comme nous le montre un passage de Celse (liv. VII, p. 468) où il est dit que le chirurgien désireux d'éviter la suppuration devra, à chaque pansement, laver la plaie avec un mélange de vin et d'eau de pluie : il y a là une intéressante combinaison de l'asepsie et de l'antisepsie.

Le *pouvoir hémostatique* de l'eau froide, souvent mentionné par les poètes, était fort connu des médecins. Hippocrate s'en sert pour cicatriser les plaies ⁽⁹²⁾. Celse, pour qui l'eau froide était un resserrant (c'est-à-dire un vaso-constricteur), conseille un bain de siège à chaque pansement comme le meilleur moyen d'arrêter les hémorragies après l'opération de la taille hypogastrique (Celse, p. 527) et veut qu'on panse les plaies avec de l'eau froide, soit pour les laver, si l'on n'a

(87) Celse, p. 53.

(88) Arétée, liv. I, *Phrénitis*, p. 143.

(89) Id., liv. II, p. 191.

(90) Oribase, t. V, p. 661.

(91) Rufus, éd. Daremberg, p. 78.

(92) Hippocrate, liv. V, sect. 16, t. I, p. 293.

pas de vin ou de vinaigre (liquides antiseptiques), soit pour en arrêter les hémorragies (Celse, p. 333). Oribase, pour provoquer l'ischémie des régions qui doivent subir une intervention chirurgicale, emploie, lui aussi, l'eau froide : « D'abord on liera les vaisseaux qui se rendent là où sera pratiquée la section... puis on fera des affusions d'eau froide et, dans quelques cas, on pratiquera la saignée ⁽⁹³⁾.

Enfin, l'eau froide en applications externes était un *stimulant général* qu'on employait normalement après le bain pour favoriser la réaction ⁽⁹⁴⁾, et contre certaines maladies comme le rhumatisme, la goutte ⁽⁹⁵⁾, le choléra nostras et la lientérie ⁽⁹⁶⁾, le relâchement de l'estomac (on l'appliquait alors « du côté des épaules, à l'opposite de l'estomac » (Celse, p. 233), les fièvres, enfin, que ce soient les fièvres ardentes ⁽⁹⁷⁾ ou les fièvres lentes ⁽⁹⁸⁾; dans ces dernières, les aspersions ne devaient être données qu'au déclin de la maladie.

Quant aux *affusions chaudes*, leur utilisation était presque constante, et il n'est guère de chapitres où Hippocrate, Celse, Galien, Oribase, ne la mentionnent, soit comme le complément du bain, soit comme un agent thérapeutique autonome : « Nous avons recours aux affusions, dit Antyllus, pour humecter les parties, ou lorsque nous voulons imiter l'effet produit par le bain. » ⁽⁹⁹⁾. Les principales propriétés de cette médication, pour notre auteur, étaient de déterger les croûtes et la crasse, de lutter contre le prurit, l'insomnie et le délire; en somme, outre les soins de propreté, il la donnait surtout pour calmer le système nerveux. Pourtant l'eau chaude avait encore d'autres effets : c'était un excellent sédatif de la fièvre et de la douleur, que Celse mentionne dans les affections des organes des sens (ulcère sordide des oreilles, p. 427), la « tur-

(93) Oribase, t. IV, p. 246 (tiré d'Archigène).

(94) Galien, *De med. simpl.*, liv. I, p. 384-385.

(95) Hippocrate, t. II, p. 153.

(96) Celse, p. 234.

(97) Aétius, chap. 168, p. 171.

(98) Oribase, t. II, p. 334.

(99) Oribase, *ibid.*

gescence des seins des nourrices » (p. 440), et Oribase dans les hypopions. Le même Oribase utilisait encore les lotions chaudes après les fractures et les luxations (par exemple, la luxation tibio-tarsienne⁽¹⁰⁰⁾, pour assouplir les articulations et combattre l'ankylose du poignet qui risquait de compliquer le diastasis radio-cubital⁽¹⁰¹⁾.

Les *fomentations* pouvaient être elles aussi froides ou chaudes. Dans le premier cas, l'effet recherché était surtout la sédation de la douleur : ainsi nous voyons Celse utiliser ce procédé contre les douleurs et les tranchées produites par le choléra (liv. IV, sect. 11); de même, dans les maladies de l'estomac, il appliquait au niveau de cet organe des feuilles de vigne trempées dans de l'eau froide (liv. III, sect. 7, p. 235). Ce fait assez curieux n'était cependant pas nouveau du temps de Celse, puisque déjà Hippocrate, au livre *Des affections internes*, emploie des fomentations analogues, mais il les faisait avec des feuilles de bette ou avec des linges trempés dans l'eau froide et convenablement exprimés. Priessnitz, comme on le voit, n'a pas eu le mérite d'inventer la compresse humide froide qui porte son nom. D'ailleurs, les douleurs d'estomac pouvaient aussi être traitées par l'application *loco dolenti* d'une vessie pleine d'eau froide ou de neige⁽¹⁰²⁾. L'éponge imbibée d'eau froide était enfin utilisée comme hémostatique, au même titre que les affusions citées plus haut.

Les *fomentations* et les *cataplasmes chauds* servaient principalement à apaiser les douleurs, mais ils avaient encore deux vertus considérables : ils « raréfiaient la peau et favorisaient la perspiration »⁽¹⁰³⁾ et surtout, « ils atténuaient et dissipaient le sang contenu dans les parties enflammées » (*Id.*). Celse avait d'ailleurs très bien défini l'action du *pansement humide chaud*, dont l'effet était de « résoudre l'engorgement, ramollir l'induration et activer la formation du

(100) Oribase, t. IV, p. 236.

(101) Oribase, t. IV, p. 232.

(102) Oribase, t. V, p. 481.

(103) Oribase, t. V, p. 40.

pus » (104). Aussi l'utilisait-il dans la plupart des affections chirurgicales accompagnées de suppuration et même dans certaines affections médicales, comme les angines et les ulcérations de la gorge (Celse, p. 224). Le mode d'application des fomentations chaudes nous est très clairement expliqué par Hippocrate : « Quand il y a un point de côté, soit qu'il ait paru au commencement ou dans le cours de la maladie, il n'est pas mal de tenter de le dissiper d'abord avec des applications chaudes. La meilleure est l'eau chaude dans une petite outre, ou dans une vessie, ou même dans quelque léger vaisseau de cuivre, de bronze ou d'écaille. On doit, dans ces derniers cas, envelopper le vaisseau avec quelque chose de doux et de mollet avant de l'appliquer au côté. Une grande éponge imbibée d'eau chaude est aussi d'un bon usage en la recouvrant d'un linge; elle servira ainsi pendant plus de temps sans avoir besoin de la renouveler, et l'eau ne mouillera point le malade, à moins qu'il ne soit bon qu'elle touche immédiatement son côté, comme il le faut quelquefois. » (105).

Avec les fomentations, nous devons envisager les bains locaux, qui n'en sont qu'une modalité. Les anciens en connaissaient deux types principaux : le *bain de pieds* et le *bain de siège*. Le premier n'avait pas de vertus médicinales bien définies, sauf celle de dissiper la fatigue. Ainsi dans l'*Odyssée*, Ulysse déclare qu'après ses terribles misères il ne désire même plus un bain de pieds (*Odyssée*, T, vers 343), et plus loin, le poète nous dit que « la vieille nourrice Euriclée mélange de l'eau chaude et de l'eau froide dans un brillant bassin pour laver les pieds du respectable étranger » (*Odyssée*, T, vers 368-389¹); mais le bain de siège était d'un emploi plus courant dans la pratique médicale, et nous le voyons cité au traitement de la plupart des affections qui intéressent les organes génitaux, l'anus, le rectum, les organes pelviens et même les reins (106). On le donnait le plus souvent chaud.

(104) Celse, p. 342.

(105) Hippocrate, t. I, p. 187.

(106) Celse. trad. Védrenes, p. 434.

Les *gargarismes* et les *fumigations* à la vapeur d'eau avaient leurs indications dans la plupart des affections de la bouche, du pharynx et des voies aériennes supérieures ⁽¹⁰⁷⁾. Le séjour à l'étuve constituait d'ailleurs, nous l'avons vu, la première partie du bain et la température de la vapeur était parfois telle qu'on a vu, selon Pline, des gens en mourir étouffés ⁽¹⁰⁸⁾. On produisait cette vapeur en versant de l'eau froide sur des cailloux incandescents.

La médecine gréco-romaine est donc fort explicite sur l'emploi de l'eau ordinaire, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, du moins en ce qui concerne ses effets physiologiques, ses indications et contre-indications. Mais le mode d'emploi des divers moyens thérapeutiques que nous venons d'étudier, la température précise, la quantité, l'heure et la durée d'administration de l'eau, ne nous sont jamais clairement indiqués, et c'est là le principal reproche que nous puissions adresser aux médecins de l'antiquité.

(107) Celse, *ibid.*, p. 221.

(108) Pline, *Hist. nat.*, t. X, liv. XXIX, p. 30.

DEUXIÈME PARTIE

LES EAUX THERMALES ET MINÉRALES

I

HISTORIQUE

Les sources thermales et minérales, en Grèce comme ailleurs, ont vraisemblablement été fréquentées dès les temps les plus anciens. *Homère*, cependant, semble les ignorer à peu près complètement. En un seul passage de ses poèmes, il vante les sources de Scamandre, l'une pour son eau tiède, l'autre pour son eau froide ⁽¹⁾. Pourtant, dès les premiers âges de la *médecine théurgique*, nous voyons certaines sources acquérir, tant au point de vue médical qu'au point de vue religieux, une importance considérable; c'est dans leur voisinage immédiat que furent bâtis les temples dont parle Sprengel ⁽²⁾, où les malades accouraient demander à l'oracle les moyens de recouvrer la santé. Ainsi, près de celui de Las, en Laconie, coulait le Sminus, aux eaux très pures et salutaires ⁽³⁾; près de celui d'Egium, on voyait bouillonner une eau agréable à boire ⁽⁴⁾; la source de Lerna, à Corinthe, était voisine d'un

(1) *Iliade*, liv. XXII, v. 447-452.

(2) Sprengel, *Hist. de la méd.*, t. I, chap. V, p. 443 et suiv.

(3) Sprengel, *loc. cit.*, d'après Pausanias, *Descript. graec.*, liv. III, chap. XXIV, p. 239, et liv. VII, chap. XXIV, p. 325.

(4) Pausanias, *loc. cit.*, liv. II, chap. IV, p. 194.

temple et d'un gymnase⁽⁵⁾. Les temples d'Esculape, à Athènes et à Cenchrées (petit port voisin de Corinthe) renfermaient aussi des sources salées et chaudes⁽⁶⁾. Enfin, un texte de Cratès mentionnerait, d'après l'interprétation de Daremberg⁽⁷⁾, « une espèce de maison de santé (nosocoméion), placée près de la mer, sous l'invocation de Pæon, médecin des dieux, et désignée sous le nom de Paionion, comme les temples d'Esculape s'appelaient Asclépeions. Le passage de Cratès... se rapporte à un établissement médical dirigé peut-être par des laïques et différant des temples d'Esculape. »

Des recherches récentes effectuées dans certains de ces temples d'Esculape ont permis d'en retrouver les *eaux sacrées*. Ainsi, dans celui d'Athènes, sur la pente sud de l'Acropole, on a vu jaillir une eau saumâtre; et dans celui d'Epidaure, on a découvert un ancien puits, toujours plein d'eau. Cette dernière source a été classée dans les eaux légèrement alcalines qui, bues en abondance, peuvent agir sur la gravelle, la lithiase et les maladies d'estomac⁽⁸⁾.

On utilisait ces sources pour les purifications rituelles, et sans doute leurs eaux étaient-elles aussi employées en boisson, car nous apprenons que, dans le temple d'Amphiaräus, il fallait, avant d'interroger l'oracle, s'abstenir de vin pendant trois jours; il en était de même à Pergame⁽⁹⁾. Divers autres auteurs, historiens et poètes, font mention de certaines eaux à vertus médicinales⁽¹⁰⁾. Il semble cependant que la médecine les ait fort négligées, à l'époque où elle se sépara de la liturgie et où elle se constitua sur des bases scientifiques, c'est-à-dire avec *Hippocrate*.

Celui-ci, comme nous l'avons vu, mentionne certaines eaux

(5) Id., *ibid.*

(6) Xénophon, *Memorab. Socrat.*, liv. III, chap. XIII, p. 135 (éd. Stroth, 1780; — Pausanias, *loc. cit.*, liv. II, chap. II, p. 184.

(7) Daremberg, *Médecine entre Homère et Hippocrate*, p. 10.

(8) D'après Panayotatou, *Hygiène chez les anciens Grecs*, p. 98.

(9) Sprengel, *loc. cit.*, d'après Pausanias, liv. I, chap. XXXIV, p. 132, et Philostrate, *Vie d'Apoll. de Tyane*, liv. I, chap. X, p. 8.

(10) V. Gorjux, p. 13 et suiv.

plus ou moins salées et les indique même dans diverses affections, mais pour lui, il ne s'agit là que de mauvaises eaux de boisson. En réalité, on ne voit qu'une fois dans ses œuvres intervenir nettement une eau thermale : « A Athènes, un homme était affecté de prurit par tout le corps, surtout aux testicules et au front; l'affection avait beaucoup d'intensité, la peau était épaisse sur tout le corps, c'était comme une lèpre pour l'apparence, et nulle part vous n'auriez pu pincer la peau, à cause de l'épaississement qu'elle avait subi... Il se rendit à l'île de Mélos, là où sont les bains chauds. Il fut, à la vérité, guéri du prurit et de l'épaississement de la peau, mais il devint hydropique et mourut. » (11). Ce piètre résultat nous explique l'indifférence et le scepticisme du père de la médecine à l'égard des eaux minérales. Ses successeurs adoptèrent la même attitude, et aussi, semble-t-il, les médecins de l'Ecole d'Alexandrie.

Cependant, dès le III^e siècle avant Jésus Christ, nous apprenons, d'après Plutarque, que « la ville d'OEdepsus d'Eubée, où sont les thermes, est de nature particulière, offrant beaucoup pour les plaisirs libéraux et aménagée pour les habitations et la diététique... Mais le lieu est prospère surtout quand le printemps est dans sa force, car beaucoup y arrivent en cette saison. » (12). Ainsi nous voyons s'organiser les premières stations hydrominérales. Mais il faudra attendre la domination romaine pour que la médecine entreprenne enfin une étude méthodique des eaux et de leurs indications dans les maladies : déjà du temps de Cicéron, la vogue de certaines stations est considérable; nous apprenons par le grand orateur que beaucoup de personnages importants venaient aux environs de Naples pour se guérir (13). Sous les empereurs, toute la bonne société romaine se transporte une partie de l'année aux eaux. Horace nous entretient de Baïa, « aux eaux sulfu-

(11) Hippocrate, *Des épidémies*, liv. V, chap. IX, cité par Gorjux, p. 13.

(12) Plutarque, *Question des convives*, liv. IV, chap. I, cité par Garjux, p. 13.

(13) D'après Ménière, *Cicéron médecin*, p. 50.

reuses si puissantes, dit-on, contre les attaques de la goutte », et qu'Antonius Musa lui interdit pour l'exiler à Salerne ⁽¹⁴⁾. Martial fait allusion aux eaux de Sinuesse, qui guérissaient l'hystérie, et le poète insiste sur la licence des mœurs qui régnaient dans cette cité.

C'est dans Pline l'Ancien que nous trouvons le plus de renseignements sur les eaux minérales de l'antiquité gréco-romaine. Cet auteur a recueilli avec soin non seulement tous les faits précis, mais encore toutes les légendes connues de son temps sur ce sujet. Il y consacre la plus grande partie de son livre XXXI ⁽¹⁵⁾. A côté de notions fort intéressantes, nous y voyons une foule d'affirmations fantaisistes. Il entreprend cependant de classer les sources thermales et minérales d'après la composition de leurs eaux et d'en donner les principales indications thérapeutiques. Celse, déjà, avait cité les eaux en divers passages de son œuvre ⁽¹⁶⁾; Sénèque le Philosophe ⁽¹⁷⁾ nous explique leur origine et certaines de leurs propriétés; mais c'est avec Galien et ses successeurs que nous voyons la médecine les étudier sérieusement par catégories et se préoccuper de leur classification et de leurs vertus. Oribase, Rufus d'Ephèse, Aétius, nous ont laissé sur ce sujet des documents assez précis. Néanmoins, il ne semble pas que les cures hydrominérales aient tenu dans la médecine scientifique des anciens une place aussi importante que dans la faveur populaire ou dans les écrits des géographes et des encyclopédistes.

(14) Ménière, *Etudes médicales sur les poètes latins*, p. 180.

(15) Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, trad. Desaint, t. X, liv. XXXI, p. 283.

(16) Celse, trad. Védrières, Paris 1876.

(17) Sénèque, *Traité des quest. nat.*, t. VIII, liv. III, p. 189.

II

ORIGINE DES EAUX MINÉRALES

On trouve chez les auteurs anciens quelques notions assez précises concernant l'origine des eaux thermales et minérales. Ainsi, pour Pline, « les eaux s'imprègnent des qualités de la terre sur laquelle elles coulent »⁽¹⁾; pour Oribase (tiré d'Antyllus)⁽²⁾ : « il y a plusieurs espèces d'eaux minérales, suivant les propriétés du sol qu'elles traversent ». Galien développe la même idée en plusieurs endroits, mais c'est dans Sénèque le Philosophe⁽³⁾ que nous trouvons le plus de détails sur ce sujet; après avoir expliqué comment se collectent les eaux à l'intérieur de la terre, il conclut que celle-ci renferme des réservoirs inépuisables, tant pour l'entretien des fleuves que pour celui des fontaines et il ajoute : « Mais d'où vient la différence de saveur dans les eaux ? De quatre causes : d'abord du sol sur lequel elles passent, ensuite de la terre qui s'est convertie en eau; puis de l'air qui s'est aussi transformé en eau, enfin du mélange des corps étrangers qui les altèrent et les gâtent. » Lorsque l'auteur parle de « la terre qui s'est convertie en eau », devons-nous en conclure qu'il avait soupçonné la formation possible de ce qu'on appelle aujourd'hui les *eaux vierges*, ou eau de constitution de certaines roches terrestres ? Non, sans doute, et il ne s'agit pour Sénèque que de la dissolution

(1) Pline, t. X, liv. XXXI, p. 333.

(2) Oribase, t. II, p. 383.

(3) Sénèque, *Quest. Nat.*, Panckouke, t. VIII, liv. III, p. 189.

d'une partie des couches du sol par l'eau venue de la surface : « Il n'est point surprenant que l'air et le sol corrompent l'eau et la rendent semblable aux couches d'où elle vient et par où elle a passé... Il n'est point de corps qui ne garde quelque trace de la substance primitive qui l'a produite » (4).

Sur l'origine des *eaux chaudes*, Sénèque cite Empédocle d'Agrigente, d'après lequel elles s'échaufferaient « en passant sur un sol rempli de feux souterrains, tel que la terre en contient un grand nombre... D'autres pensent que les eaux en sortant des lieux remplis de soufre ou en y entrant reçoivent leur chaleur de la matière même sur laquelle elles coulent » (5). On le voit, il y a deux théories, l'une et l'autre parfaitement sensées. La plus vraisemblable, pour nous, est celle qui fait provenir la chaleur des eaux des réactions chimiques qui ont présidé à leur naissance.

(4) Id., *ibid.*, p. 225.

(5) Sénèque, *loc. cit.*, p. 227.

III

CLASSIFICATION DES EAUX MINÉRALES

Pline distingue d'abord les eaux thermales des eaux minérales non chaudes, et parmi les premières, certaines n'auraient aucune propriété médicinale bien définie. Inversement, il cite les eaux de Padoue, qui, bien que froides et sans odeur spéciale, sont médicinales. Cette dernière affirmation pourrait paraître mystérieuse, mais il est possible que les eaux en question, trop faiblement minéralisées pour que leurs corps étrangers dissous aient pu être décelés par les moyens d'investigation grossiers dont disposaient les anciens, aient eu, néanmoins, une radio-activité assez puissante pour faire d'elles des agents thérapeutiques.

La classification habituelle des anciens repose sur la *minéralisation principale* des eaux : « Parmi les bains naturels, certains sont *nitreux*, certains *salés*, certains *alumineux*, d'autres *bitumineux*, d'autres *sulfureux*, certains possèdent les qualités du *fer*, certains celles du *cuivre*; certains sont composés de ces mêmes éléments. » (1). Selon Antyllus, elles sont « ou alcalines, ou salines, ou alumineuses, ou sulfureuses, ou bitumineuses, ou vitrioliques, ou ferrugineuses (2) ». Celse ne se mêle point de faire une classification des eaux minérales, dont il s'occupe d'ailleurs assez rarement; mais Galien, Rufus d'Ephèse, citent en plusieurs endroits une classification analogue.

(1) Aëtius, *Tetrabiblas*, I, Sermo III, CLXVII, V. Gorjux, p. 25.

(2) Antyllus, *in Oribase*; cité par Gorjux (*Oribase*, t. II, p. 383).

On peut diviser, en somme, pour les anciens, les diverses espèces d'eaux minérales en sept catégories, qui sont celles que citent Antyllus et Aétius : les eaux des sources riches en cuivre sont fréquemment appelées vitrioliques, parce que le principal sel qu'elles renferment en dissolution est le sulfate de cuivre. « Eaux alcalines » et « eaux nitreuses » sont souvent deux termes synonymes.

Quant à donner des eaux une classification physiologique, c'est-à-dire basée sur leurs propriétés thérapeutiques, les anciens n'en ont pas été capables, et il n'y a là rien d'étonnant, puisque, de nos jours, c'est encore une chose presque impossible. Hérodote nous déclare à ce sujet : « Comme les eaux minérales présentent chacune en particulier une grande différence dans leurs propriétés, il faut abandonner ce sujet à ceux qui en ont fait l'expérience, car il est impossible de faire une exposition fidèle de chacune de ces eaux, attendu que nous ne faisons pas usage de toutes et qu'on ne peut faire connaître ces eaux en se servant simplement d'étiquettes, comme on le fait pour les médicaments. »

Il y a là une idée juste où nous voyons que l'auteur a bien senti l'infinie variété des sources minérales et de leurs vertus médicinales et tout ce qu'une classification a d'artificiel et d'arbitraire. Selon l'expression même d'Hérodote, « on ne peut parler des sources qu'en traitant chaque cas particulier » (*loc. cit.*).

Cependant, les eaux ont certaines propriétés communes, certaines indications et contre-indications générales. L'idée essentielle est énoncée par Oribase⁽³⁾ : « Toutes les eaux minérales sont douées de propriétés desséchantes et échauffantes, et, en général, elles sont *très énergiques*. Pour cette raison, elles ne conviennent pas non plus contre les maladies aiguës, mais plutôt contre les maladies chroniques, surtout quand ces maladies sont froides et d'une humidité très prononcée. » Aétius s'exprime d'une façon analogue : « Ces

(3) Oribase, t. II, p. 383.

eaux sont commodes pour les corps humides et froids outre nature, les maladies de longue durée et les inflammations déjà endurcies, c'est pourquoi elles conviennent aux affections articulaires, à la goutte, aux résolutions, à la néphrite, aux fractures dont le cal ne veut pas se résoudre, aux ulcères suintants. » (4).

Cette notion bien connue des anciens est tout à fait capitale, elle résume à elle seule les principales contre-indications des eaux minérales, qui sont avant tout *les états aigus*. Les eaux sont des agents d'une grande puissance qui ne doivent être administrés qu'aux malades capables d'en supporter les effets.

Les différentes classes d'eaux avaient, selon les anciens, des vertus particulières et des indications générales. Nous allons les considérer successivement. Pour toutes, Pline indique quelques propriétés communes : « ...Toutes ces eaux, suivant leur genre, sont bonnes pour les maladies des nerfs et des pieds, pour les sciaticques, pour les luxations et les fractures. Elles déchargent le ventre, guérissent les plaies, dissipent particulièrement les maux de tête et d'oreilles, et sont spécifiques pour les yeux, particulièrement les eaux cicéroniennes » (5). (Celles-ci avaient jailli dans la villa de Cicéron, près de Pouzzoles, peu de temps après sa mort, sous la possession d'un de ses affranchis, poète à ses heures : Antistius Vétus.) Celse donne aussi comme une indication des eaux minérales (mais il ne nous dit pas lesquelles), la mydriase et la paralysie oculaire (6).

1° *Les eaux nitreuses ou alcalines* : Elles ne sont pas nettement distinguées des eaux salines en général : « Il y a des eaux froides qui sont nitreuses, comme auprès de Pinna, dans le pays des Vestins, à Cutilies et ailleurs. On en boit pour se purger et pour fondre les écrouelles. » (7). « Les eaux

(4) Aetius, in Oribase, *loc. cit.*, Gorjux, p. 25.

(5) Pline, liv. XXXI, *loc. cit.*, p. 341.

(6) Celse, liv. V, p. 420.

(7) Vitruve, II, VI, 2; Gorjux, p. 34.

salines ou nitreuses sont bonnes dans les fluxions du côté de la tête et de la poitrine, dans l'excès d'humidité de l'orifice de l'estomac, contre l'hydropisie et toutes les tumeurs, quand la composition élémentaire du corps favorise la production de la pituite. »⁽⁸⁾ Galien considère ces eaux comme douées de propriétés *vomitives*, *diurétiques*, *sudorifiques*, et indiquées dans l'hydropisie⁽⁹⁾, mais il en sépare les eaux nitreuses, qui provoquent chez les gouteux des urines et des selles cuisantes, ne conviennent pas à la poitrine, non plus qu'aux reins, à la vessie ou à toute autre partie ulcérée. Comme Vitruve, Pline⁽¹⁰⁾ considère les eaux nitreuses de Cutilies comme *purgatives* lorsqu'on les prend en boisson. Enfin, les bains salés, qu'ils soient naturels ou artificiels, sont indiqués par Celse contre la paralysie et l'apoplexie⁽¹¹⁾. On doit, lorsqu'on les prend, « avoir bien soin de faire mouvoir dans l'eau les parties les plus affaiblies ».

Il est difficile de savoir à quoi correspondent ces sources dans la classification moderne. Les eaux de Cutilies, nitreuses selon Vitruve, étaient indiquées, pour Pline, dans les maladies de l'estomac, des nerfs, et « pour toute le corps ». Elles sont aujourd'hui sulfureuses froides, et Cutilies est devenu Bagni di Paterno⁽¹²⁾.

2° *Les eaux sulfureuses*, bonnes en général pour les maladies des nerfs, « qu'elles fortifient et échauffent en en consommant les mauvaises humeurs » (Vitruve, *loc. cit.*) peuvent aussi apaiser les douleurs du ténesme, « mais elles résolvent et retournent l'estomac ». Elles purgent la peau et conviennent au vitiligo blanc et noir, à la lèpre, à la gale, aux ulcères anciens, aux fluxions articulaires, à l'induration de la rate, à la résolution du foie, de l'utérus, à la sciatique et

(8) Oribase, X, 2 (tiré d'Antyllus, t. II, p. 383).

(9) Galien, *De proesag. et pulso* (Gorjux, p. 20).

(10) Pline, t. X, p. 388.

(11) Celse, liv. III, chap. XXXVII, p. 204.

(12) Aetius, *Tétrabiblas*, I, Sermo III, CLVII; V. Gorjux, p. 46.

au prurit ⁽¹³⁾. Elles ont encore, pour Galien ⁽¹⁴⁾, des *propriétés évacuatrices* qui les rapprochent des eaux alcalines. Elles sont cependant dangereuses, pour ce dernier auteur, parce qu'elles échauffent ceux qui ont « le sang à la tête » et qu'elles durcissent les artères. Retenons que les anciens connaissaient l'*action résolutive* des eaux sulfureuses sur les exsudats articulaires, leurs indications dans certaines dermatoses et aussi leurs propriétés *congestives*, qui les contre-indiquent chez certains pléthoriques.

Rufus, comme Celse, avait soupçonné, sans doute, l'influence du soufre dans la nutrition du système nerveux, car il conseille aux paralytiques les bains en eau sulfureuse ⁽¹⁵⁾.

3° Les eaux alumineuses ont elles aussi une influence favorable sur les paralysies ⁽¹⁶⁾ et les autres maladies de même nature, « en combattant l'intempérie froide des parties attaquées par une chaleur qui les remet en leur état naturel et en les fomentant continuellement après s'être insinuées dans les pores, qu'elles ont ouverts » ⁽¹⁷⁾. Elles conviennent pour Aétius et pour Antyllus, « au vomissement de sang, au vomissement de l'estomac, chez ceux dont les hémorroïdes saignent outre mesure, chez les femmes qui sont réglées irrégulièrement ou trop peu, ou chez celles qui, sans cause manifeste, avortent fréquemment. Elles sont utiles à ceux qui suent immodérément et qui digèrent tardivement et diminuent les tumeurs variqueuses des jambes ⁽¹⁸⁾ ». « Les eaux alumineuses, comme celles qui, en Italie, sont appelés Albules, sont bonnes pour la guérison des ulcères; pareillement, si on les essaie dans les écoulements, elles les tarissent très facilement. » ⁽¹⁹⁾.

Ici aussi nous voyons mentionner les eaux dans des affec-

(13) Aetius, *loc. cit.*, et Antyllus, in Oribase, t. II., p. 383..

(14) Galien, in Oribase. V, *De præſag et pulſo*, 3-8; in Gorjux, p. 20.

(15) Cité par Rhazès, in Gorjux, p. 18.

(16) Pline, t. X, p. 341.

(17) Vitruve, *De Architectura*, II, VI, 2; Gorjux, p. 34.

(18) Oribase, t. II, p. 383.

(19) Galien, *De med. simpl.*, I, 7; Gorjux, p. 20.

tions où nous les employons encore aujourd'hui : varicèles, hémorroïdes, dyspepsies, affections gynécologiques, suppurations de toutes sortes, etc.

4° *Les eaux bitumineuses* étaient considérées par Galien comme jouissant de propriétés diurétiques, sudorifiques et vomitives, aussi les recommandait-il contre l'hydropisie⁽²⁰⁾. Pline en mentionne l'action purgative (*loc. cit.*), ainsi que Vitruve : « lorsqu'on les boit, elles chassent par la purgation les maladies des parties internes (*loc. cit.*) » ; pour Aétius et Antyllus (*loc. cit.*), elles « remplissent la tête et blessent les organes des sens ; mais elles réchauffent fortement et, avec le temps, amollissent surtout les parties voisines de l'utérus, de la vessie ou du côlon ». Il nous est difficile de juger ces affirmations, car les eaux dont il est question ont disparu de la thérapeutique moderne ; Galien nous apprend que les plus célèbres d'entre elles étaient « celles d'un lac de Palestine appelé mer Morte ou lac bitumineux ».

5° *Les eaux cuivreuses et ferrugineuses* sont étudiées ensemble dans Oribase. Les premières sont d'« excellents remèdes pour les amygdales, la bouche, la luette et les yeux » ; les secondes « produisent de l'effet contre les maladies de l'orifice de l'estomac et de la rate » ; cependant, pour Vitruve (*loc. cit.*) : « les eaux qui sortent des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb et autres métaux, sont fort mauvaises, car lorsqu'on a bu de ces eaux et qu'elles ont passé par les veines dans le corps, elles durcissent et enflent les nerfs et prédisposent à la goutte et aux autres maladies des parties nerveuses ». On ne peut qu'approuver en grande partie ces réserves, car les eaux riches en fer ou en cuivre sont d'un emploi délicat ; cependant il est curieux de noter qu'Oribase semble avoir pressenti le rôle du fer dans l'hématopoïèse, puisqu'il indique ce métal contre certaines maladies de la rate. L'emploi du cuivre (probablement comme *antiseptique*) dans certaines affections externes ou bucco-pharyngées nous paraît également assez judicieux.

(20) Galien, *De San. tuenda*, 4, 4, in Gorjux, p. 21.

Il est une dernière catégorie d'eaux minérales qui ne figure pas dans la plupart des classifications, mais que Pline et Vitruve mentionnent : ce sont les *eaux acidules*. Le premier des auteurs dont nous parlons indique que « les eaux de l'île Aenaria guérissent la pierre, ainsi que les eaux acidules froides que l'on trouve à quatre milles de Teanum Sidicinum, celles du territoire de Stabies, qu'on nomme demi-acidules, et celles qui proviennent d'une fontaine acidule, dans le canton de Venafrum (*loc. cit.*) ». Vitruve exprime un avis analogue : « Il y a d'autres sources dont les eaux sont acides : telles sont celles du Lynceste, de Velino en Italie, de Teanum en Campanie et de plusieurs autres endroits ; elles ont la vertu de dissoudre chez ceux qui en boivent les pierres de la vessie. » (*loc. cit.*) Il est probable que ces eaux, dites acides, avaient reçu ce nom à cause du gaz carbonique qu'elles tenaient en dissolution, et, comme cet acide est presque toujours accompagné dans ses solutions hydrominérales par des sels alcalins, comme le bicarbonate de soude ⁽²¹⁾, on s'explique leur action sur la lithiase vésicale. Ces eaux se seraient, en somme, rapprochées par leur composition, de nos eaux de Vals ou de Vichy. Stabies, d'ailleurs, présenterait encore deux sortes de sources : les unes sulfureuses, les autres gazeuses.

(21) V. Arnozan et Carles, *Thérapeutique*, t. I, p. 329.

IV

LES PRINCIPALES SOURCES MENTIONNEES PAR LES AUTEURS ANCIENS (1).

Il nous faut d'abord éliminer, dans ce chapitre, un grand nombre d'affirmations purement fantaisistes, dont sont parsemés la plupart des textes anciens relatifs aux sources hydrominérales. Presque toutes ces affirmations sont le reflet de légendes absurdes que les auteurs se sont transmises pieusement; d'autres mentionnent des faits plus vraisemblables, mais sans intérêt pour la médecine. Ainsi, certains fleuves font concevoir les femmes (2); d'autres, au contraire, procurent la stérilité. Tel ruisseau de Cilicie a le don de donner de l'esprit et de la sagacité à ceux qui boivent de ses eaux, tandis qu'en Ethiopie la fontaine rouge rend fous ceux qui l'utilisent (3). Telle autre source a des eaux qui passent à travers le fer et l'airain; beaucoup d'autres font changer de couleur la toison des troupeaux (4). Parmi les faits d'allure plus scientifique, citons ce phénomène : « Il y a encore, à ce qu'on raconte, chez les Mèdes, un autre lac sur lequel il surnage une liqueur noire qui s'enflamme

(1) Une grande partie des documents qui ont servi à la rédaction du présent chapitre ont été empruntés à un excellent travail inspiré en 1913 par M. le Professeur Sellier : *Recherches sur les eaux thermales et les eaux minérales de l'Hellade, de l'Italie et des Gaules aux temps anciens*, par Gorjux (thèse de Bordeaux, 1913). Nous avons reclassé ces documents et en avons ajouté de nouveaux empruntés principalement à la *Géographie ancienne* et à l'ouvrage de Greppo sur la *Gaule thermale* (V. bibliographie).

(2) Pline, t. X, p. 283-330.

(3) Pline, *ibid.*, et Oribase, t. I, p. 334.

(4) Sénèque, *loc. cit.*, t. VIII, liv. III, p. 229.

lorsqu'on approche du feu après s'en être enduit le corps ⁽⁵⁾. » Il est probable que ce liquide prodigieux, dont Pline avait déjà parlé, n'était autre que du pétrole.

Nous citerons donc les principales sources mentionnées par les anciens en tenant compte : 1° de leur situation géographique, soit en Grèce, soit en Italie, soit dans les Gaules; 2° de leur vraisemblance, éliminant tout ce qui nous a paru fantaisiste ou douteux.

A. — L'Hellade.

Les *Thermopyles* ⁽⁶⁾ sont deux sources de la chaîne de l'Oeta, chaudes, chlorurées sodiques fortes. On les utilisait surtout comme bains chauds, mais elles n'avaient pas d'indications thérapeutiques bien définies.

Oedepsus d'Eubée possède encore près de la mer plusieurs sources chaudes (20 à 70°), sulfurées, iodées, bromées. Elles guérissent de nos jours les rhumatismes, la goutte, les engorgements du foie et de la rate ⁽⁷⁾.

Cenchrées, où se trouvaient les bains d'Hélène, a actuellement des eaux sulfureuses chaudes ⁽⁸⁾.

L'Anigrus et la grotte des nymphes Anigrides ⁽⁹⁾ ont un établissement thermal et des eaux sulfureuses chaudes. On y soigne comme autrefois les maladies de la peau.

Mélos se nomme aujourd'hui Milo ⁽¹⁰⁾. Ses eaux, pour Pline, n'étaient pas médicinales. Actuellement, elles sont thermales et gazeuses, bicarbonatées chlorurées, utiles contre les rhumatismes et les éruptions cutanées.

(5) Oribase, t. II, p. 334.

(6) V. Sophocle, *Trachinie*, vers 633; — Hérodote, *Histoire*, VII, p. 166; — Aristophane, *Scholies sur les Nuées*, vers 1050.

(7) V. Aristote, *Meteorologicorum*, liv. II, chap. VIII; *Probl.*, liv. XXIV, chap. XIX; — Strabon, *Géographie*, IX, 4, 2; — Plutarque, *Question des convives*, IV, 1.

(8) V. Pausanias, *Description de la Grèce*, II, 2, 3.

(9) V. Pausanias, *ibid.*, V, 5-7; — Strabon, *ibid.*, VIII, 3-9.

(10) V. Pline, *Hist. nat.*, liv. XXXI, 7, t. X, p. 341.

Les thermes de *Mitylène*, à Lesbos⁽¹¹⁾, contiennent des eaux chaudes bicarbonatées chlorurées, qui avaient, selon Galien, la propriété de dissoudre.

Il y avait encore des sources à *Lébédos*⁽¹²⁾, à Teos (aujourd'hui Sedchidchik)⁽¹³⁾, à *Clazomènes*⁽¹⁴⁾, mais nous ne savons pas ce qu'étaient leurs vertus exactes, et elles ne sont plus utilisées.

Les bains d'*Heraca*⁽¹⁵⁾, d'*Astyre*⁽¹⁶⁾, *Phigalia*⁽¹⁷⁾, ne sont plus utilisés. Mentionnons les fontaines *Alyssos*, qui guérissaient la rage et les ulcères⁽¹⁸⁾; le *Lynceste*, qui guérissait la pierre⁽¹⁹⁾; le lac *Alphion*, qui guérissait le vitiligo⁽²⁰⁾; celui de *Scotussa*, bon pour les blessures⁽²¹⁾; le *Tearos*, indiqué contre la gale⁽²²⁾. Ils ont actuellement perdu leurs propriétés.

Quant aux sources de Lydie et d'Aradie, qui empêchaient les femmes d'avorter et agissaient jusque sur les animaux⁽²³⁾, nul ne les connaît plus de nos jours.

B. — L'Italie.

Les eaux d'*Albula*⁽²⁴⁾ étaient nombreuses. Sulfureuses froides, elles étaient utilisées en bains et en boisson, et, selon Pline, remédiaient aux plaies. Auguste y soigna ses

(11) V. Galien, *Meth. Med.*, 14-15.

(12) Pausanias, *Descript. Grèce*, VII, 3-5.

(13) Id., *ibid.*, VII, 3-11.

(14) Id., *ibid.*, VII, 3-8; — Strabon, *Géogr.*, XIV, I, 35.

(15) Pausanias, *loc. cit.*, VIII, 26-1.

(16) Id., *ibid.*, IV, 35-8.

(17) Id., *ibid.*, VIII, 41-4.

(18) Id., *ibid.*, VIII, 19-3.

(19) Vitruve, *De Architectura*, VIII, 3.

(20) Pline, *Hist. nat.*, liv. XXXI, t. X, p. 341 et suiv.

(21) Pline, *loc. cit.*

(22) Hérodote, *Histoire*, IV, 90.

(23) Sénèque, *Quest. nat.*, 3-25; Panckoucke, t. VIII, p. 189; — Pline, *loc. cit.*; — Pausanias, VI, 22-7.

(24) Martial, *Epigrammes*, I, 13; — Stace, *Silve*, I-III, 75; — Strabon, V, 3-11; — Pline, *loc. cit.*; — Suetone, *Auguste*, 82.

nerfs. Devenue aujourd'hui Bagni di Tivoli, cette station est toujours utilisée.

Cutilies ⁽²⁵⁾ se nomme Bagni di Paterno. On y soigne l'estomac, les nerfs et les écrouelles, comme du temps de Pline.

Naples ⁽²⁶⁾, qui, selon Strabon, rivalisait avec Baïes, et où Cicéron vint soigner ses douleurs, a encore des sources sulfureuses ferrugineuses froides.

Parmi les *sources chaudes*, les plus célèbres étaient :

Ischia ⁽²⁷⁾ (Aenaria de Strabon et de Pline), où l'on guérissait les calculeux; c'est une source chlorurée sodique chaude, encore fréquentée.

Statyelles ⁽²⁸⁾, aujourd'hui Acqui, a des sources chlorurées sodiques faibles et sulfureuses, dont la température varie selon les sources de 17 à 70 degrés.

Himère ⁽²⁹⁾, où les nymphes avaient fait jaillir des sources chaudes pour Hercule, est située près de la ville de Termini et a des sources sulfatées sodiques chaudes à 47 degrés, utilisées en bains et en vapeur dans le traitement des rhumatismes, des paralysies et des dermatoses.

Les principales sources utilisées par les Romains étaient des *sources sulfureuses chaudes*. Baïes était la station la plus importante de toutes ⁽³⁰⁾. Horace s'y plaisait et y soignait sa goutte, lorsque Musa interrompit sa cure pour l'envoyer à Salerne prendre de l'eau froide. Sénèque nous décrit avec indignation les mœurs qui y régnaient : « Qu'est-il nécessaire de voir à tout moment des ivrognes qui courent sur le bord d'un lac, des gens qui font bonne chère sur des barques, des concerts de musique qui retentissent de toutes parts et tous les excès que la débauche la plus effrénée peut

(25) Pline, *loc. cit.*

(26) Strabon, *Géogr.*, V, 46; — Cicéron (cité par Ménière : *Cicéron médecin*, p. 50).

(27) Strabon, *géogr.*, V, 49; — Pline, *loc. cit.*

(28) Pline, *loc. cit.*

(29) Diodore de Sicile, V, 34.

(30) Martial (liv. VI, n° 42, in Ménière : *Etudes médicales*, p. 404); — Horace (V. Ménière, *ibid.*, p. 180); — Diodore de Sicile, liv. V, chap. XXXIV.

commettre et étaler aux yeux des hommes ? »⁽³¹⁾. Selon Pline, les eaux de Baïes étaient si chaudes qu'elles faisaient bouillir l'eau des bains, et leurs vertus si puissantes qu'on les utilisait contre les maladies les plus diverses. Leurs vapeurs s'élevaient dans des grottes formant étuves naturelles et réalisant ainsi de nombreuses cures. Aujourd'hui, Baja n'est plus qu'un modeste village.

Stabies⁽³²⁾, dont les eaux demi-acidules guérissaient la fièvre (V. plus haut), était située sur l'emplacement où se trouve de nos jours Castelmare-de-Stabies, qui offre ses bains de mer et des sources sulfureuses et gazeuses.

Pouzzoles⁽³³⁾ possède des émanations sulfureuses où vont se soigner les tuberculeux. Ses fontaines leucogées, ainsi dénommées parce qu'elles descendent de collines blanchâtres, étaient, pour Pline, spécifiques des blessures et des maladies des yeux. Ce sont des eaux sulfureuses chaudes, chargées d'alun, qui guérissent certaines dermatoses.

Aquae Tauri se nomme Bagni di Trajano et présente des eaux sulfureuses chaudes. Pline appelle les habitants de cette ville Aquenses Taurini⁽³⁴⁾.

Aquae Passaris⁽³⁵⁾ n'est plus qu'une station sans importance, à 25 kilomètres au sud de Bolzano.

Ségeste⁽³⁶⁾, près de Calatiformi, a encore des ruines et quatre sources chaudes. *Sinuesse*⁽³⁷⁾, dont les eaux guérissaient la stérilité des femmes et la folie des hommes, ville où Agrippine empoisonna Claude⁽³⁸⁾, n'offre plus que des ruines, près de Rocca-de-Mondragone.

(31) Sénèque le Philosophe, *Epître LI*.

(32) Pline, *loc. cit.*

(33) Pline, *loc. cit.*; — Strabon, V, 46; — Martial, *Epigr. VI, 42* (Ménière, *Etudes méd.*, p. 404).

(34) Pline, *Hist. nat.*, liv. III, chap. V, 8; d'après Greppo : *la Gaule thermale*, etc., p. 13.

(35) Martial, *Epigr.*, VI, 42 (Ménière, *Etudes médicales*, p. 404).

(36) Strabon, *géogr.*, VI, 49.

(37) Pline, *loc. cit.*

(38) Pline, *loc. cit.*; V. Greppo, *loc. cit.*, p. 11.

Cumes ⁽³⁹⁾ a été rasée, *Caere* ⁽⁴⁰⁾, aujourd'hui Ser Veteri, *Teanum Sidicinum* ⁽⁴¹⁾, *Pinna*, dans le territoire des Vestins ⁽⁴²⁾, *Clusium* ⁽⁴³⁾, aujourd'hui Chiusi, *Velapie* ⁽⁴⁴⁾, ne sont plus que de petites localités, sans thermes et sans baigneurs. *Padoue*, où Pline mentionne des eaux froides, ne présente plus trace de ses anciennes sources médicinales.

Martial cite encore les eaux d'*Anxur*, où séjourna l'empereur Domitien ⁽⁴⁵⁾, la fontaine *Aponus*, aujourd'hui Abano, près de Padoue ⁽⁴⁶⁾.

C. — Les Gaules.

Les Gaules présentèrent, sous la domination romaine, de nombreuses stations thermales et minérales. Les plus importantes, du moins celles qui sont le plus souvent mentionnées dans la littérature, sont les suivantes :

Aquae Sextiae ⁽⁴⁷⁾, aujourd'hui Aix-en-Provence, que Pline désigne sous le nom de « Sextiès, dans la Gaule narbonnaise », qui avait des eaux chaudes (elles se sont peu à peu refroidies). Ces eaux ont encore aujourd'hui une température de 21 à 37 degrés et sont oligo-métalliques.

La contrée des *Convennes* ⁽⁴⁸⁾, où se trouvaient la ville de Lugdunum et les Thermes Onésiens, désigne le Comminges. Lugdunum serait Saint-Bertrand-de-Comminges, et les Thermes Onésiens auraient été situés sur l'emplacement où se trouve actuellement Bagnères-de-Luchon. Les eaux chaudes

(39) Martial; *Epigr.*, VI, 42; V. Ménière, *loc. cit.*, p. 404.

(40) Strabon, V, 2-3.

(41) Vitruve, *De architectura*, VIII, 3; — Pline *loc. cit.*

(42) Vitruve, *ibid.*

(43) Horace, *ép.* XV; V. Ménière, *loc. cit.*, p. 180.

(44) Pline, *loc. cit.*, t. X, p. 341 et suiv.

(45) Martial, *Epigr.*, V, 1, v. 6, et VI, 42, v. 7.

(46) Martial, *ibid.*; V. Greppo, *Eaux thermales de la Gaule romaine*, p. 10-15.

(47) Strabon, *Géogr.*, IV, 1-5; — Tite-Live, *Histoire*, etc., LXI; — Pline, *loc. cit.*; — Solin, *Polyhistor*, 2; — Cassiodore, *Chronique*, p. 632; — Velléius, I, 15, 4.

(48) Strabon, *Géogr.*, IV, 2-1.

35-60 degrés) sont sulfurées sodiques, sa source froide oligo-métallique sulfureuse.

Les *aquæ Augustæ* ⁽⁴⁹⁾ dont parle Ptolémée désignent la ville de Dax, située, selon Pline, chez les Tarbelles, peuple aquitain voisin des Pyrénées.

La cité de *Tongres* ⁽⁵⁰⁾ possédait, dit Pline, une fameuse fontaine, dont l'eau, qui est purgative..., a un goût ferugineux et guérit la fièvre tierce et les attaques de la pierre. Cette cité désignerait soit Spa, aux eaux bicarbonatées ferugineuses, soit Tongres, qui possède une source de même nature et qui était une des plus importantes stations de la Belgique romaine.

Burdigala ⁽⁵¹⁾, enfin, notre ville de Bordeaux, aurait possédé, selon Ausone, la fontaine Divona « couverte de marbre de Paros et qui bouillonne comme l'Euripe », dont les eaux étaient particulièrement salutaires. Ausone a-t-il exagéré les mérites de sa patrie au point de vue hydrominéral? Nous ne le savons pas, mais Bordeaux a perdu même le souvenir d'une fontaine aussi merveilleuse ⁽⁵²⁾.

(49) Ptolémée, *Géogr.*, II, 6. — Pline, *loc. cit.*, liv. XXXI, t. X, p. 341.

(50) Pline, *loc. cit.*

(51) Ausone, *Les villes célèbres*, XIV, *Burdigala*.

(52) Voir, pour plus de détails, Greppo, sur les eaux thermales de la Gaule (voir bibliographie).

LES EAUX MINÉRALES ARTIFICIELLES

Les vertus puissantes des eaux minérales ayant frappé les anciens, ils avaient pensé avec assez de logique qu'à défaut d'eaux naturelles il était possible de fabriquer des eaux artificielles qui imitassent les premières « en ajoutant à de l'eau la substance qui dans chacune (des eaux minérales) paraît l'emporter : en ajoutant du soufre à l'eau douce, l'on fait de l'eau sulfureuse; de l'alun, de l'eau alumineuse. Par ce procédé, l'on fait n'importe quelle eau » (1).

Oribase distinguait deux espèces de bains artificiels : les bains végétaux et les bains minéraux. Ceux-ci avaient pour effet « de favoriser la perspiration et d'amaigrir tout le corps chez un individu surchargé de graisse... Ces bains acquièrent ces propriétés lorsqu'on y ajoute du sel et qu'on a recours à l'eau de mer elle-même ou qu'on y met de la soude brute et du soufre brut » (2).

De telles eaux artificielles étaient prescrites, en particulier, après l'opération de l'hydrocèle; on lavait la cavité ouverte avec de l'eau additionnée de sel ou de natron (3). Une autre indication précise nous est fournie par Galien : c'est celle de l'eau de Mytilène, contre la diminution des chairs. « Si l'on n'a pas de cette eau, on en fabriquera en ajoutant dans le bain une grande quantité de soude brute (4) ».

(1) Galien, de *Med. simpl.*, 1-7, in Gorjux, p. 20.

(2) Oribase, t. II, p. 238.

(3) Celse, p. 527.

(4) Oribase, t. V, p. 239.

Cependant Oribase mentionne l'opinion d'Antyllus, suivant laquelle « l'action des bains minéraux naturels est beaucoup plus efficace et énergique que celle des bains artificiels » ⁽⁵⁾. Une eau minérale, en effet, est un corps tellement complexe et vivant pour ainsi dire qu'il est impossible de l'imiter.

Cette impossibilité a été expliquée de nos jours par la découverte de la radioactivité.

(5) Oribase, t. II, p. 383.

VI

MODE D'EMPLOI DES EAUX MINÉRALES

La durée des cures hydrominérales, et, pendant ces cures, la durée des bains, fait l'objet d'un article tiré d'Hérodote, dans Oribase ⁽¹⁾ L'auteur cite en exemple pour une cure la durée de trois semaines (c'est la première fois que ce chiffre quasi fatidique est mentionné) : « On commencera à se baigner pendant une demi-heure par jour et on augmentera peu à peu, de manière à arriver exactement le septième jour à deux heures; on s'en tiendra à cet espace de temps jusqu'à la fin de la seconde semaine, après cela on diminuera de nouveau dans la même proportion et on s'arrêtera à la mesure par où l'on avait commencé, en redescendant en sens inverse; en effet, il ne convient pas, ni de rester longtemps dans l'eau au commencement de la cure, ni de s'y tenir jusqu'à la fin au même espace de temps. »

Le *nombre des bains* est ainsi réglementé dans le même passage : « Si les bains ne produisent pas tout l'effet que l'on s'en était promis, il faut y recourir à plusieurs reprises. Dans les accès des maladies, aussitôt après avoir amené les malades aux eaux, on leur fera prendre un bain entier si presque toutes les parties du corps sont en proie à de fortes douleurs; si, au contraire, il n'y a que certaines parties qui souffrent, on leur fera plonger ces parties dans l'eau; quand leurs douleurs se seront apaisées, on leur ordonnera de s'en aller et si, ensuite, ces paroxysmes reviennent de nouveau, on leur fera

(1) Oribase, t. II, p. 396 (tiré d'Hérodote).

prendre encore un bain et on administrera aussi ces eaux de la même manière que les fomentations ou les cataplasmes qu'on applique à l'extérieur... J'ai connu certains malades qui poursuivirent cette méthode de traitement pendant toute une journée. » (2).

Sur la manière de prendre les bains, Aétius nous apprend « qu'il importe pour ceux qui sont entrés dans des bains naturels chauds de ne pas s'agiter, pour que leur force, se répandant sur leur corps, les pénétre, car chez ceux qui entrent non reposés, le corps frissonnant est resserré et ne reçoit pas la qualité de l'eau. Du reste, il ne faut pas placer sa tête sous une chute d'eau bitumeuse ou sulfureuse, car elle pourrait facilement être lésée ainsi » (3).

Selon Oribase, les bains devaient être pris *avant les repas* : « En effet, quand on a le corps rempli de matériaux nouveaux, il n'est pas sans inconvénients d'employer un traitement qui agit si fortement; cependant, si les forces abandonnent les malades, on leur donnera quelque peu d'aliments. » Cette réserve était nécessaire si l'on songe que le bain pouvait durer une journée entière.

Le temps opportun pour se rendre aux eaux est « la partie du printemps ou de l'automne qui se rapproche de l'hiver » ou, dans les régions salubres et fraîches, l'été (*ibid.*).

L'*ingestion* était une autre manière d'administrer les eaux; les auteurs nous en parlent d'ailleurs moins souvent. Il faut croire pourtant que ce procédé était non seulement très répandu, mais qu'il donnait lieu à des abus regrettables, puisque Pline nous dit (4) : « C'est une grande folie que de tirer vanité de boire beaucoup d'eau minérale. J'ai vu des gens enflés à force d'en boire et dont la peau était tellement tendue que les anneaux de leurs doigts en étaient couverts... Il ne faut donc point boire avec excès de ces eaux, à moins

(2) Id., *ibid.*

(3) Cretius, *Tetrabibles*, Sermo. III, CLXVII.

(4) Pline, t. X, p. 341, *loc. cit.*

qu'on ne prenne en même temps beaucoup de sel pour les faire passer. » Cette dernière idée nous semble assez paradoxale, car le sel est précisément le corps le plus capable de retenir l'eau dans les tissus.

Le troisième mode d'utilisation des eaux étaient l'exposition du malade à leurs vapeurs dans les *étuves naturelles*. Nous en trouvons des exemples dans Celse, Galien, Oribase. Ce dernier auteur précise même qu'après le séjour dans les étuves naturelles, il faut prendre un bain et se faire faire des affusions ⁽⁵⁾

Ces étuves naturelles étaient des fumeroles, ou éruptions de vapeur à 100 degrés, qui s'échappaient des volcans, dans les solfatares et au milieu même de certains terrains calcaires. La fumerole de Baïes, dont parle Celse, porte encore de nos jours le nom de bain de Néron. Les médecins anciens la rangeaient dans les étuves sèches, bien qu'elle fût humide, parce que, pour eux, toutes les vapeurs d'eau minérale étaient sèches. Horace (ép. XV) parle des bosquets de myrte de Baïes aux eaux renommées, dont les vapeurs sulfureuses dissipent les affections sans provoquer de réaction du système nerveux ⁽⁶⁾.

(5) Oribase, t. II, p. 470.

(6) Celse, notes du traducteur sur le chap. XVII, livre II, p. 417 (p. 644).

TROISIÈME PARTIE

L'EAU DE MER

L'eau marine fut d'un emploi constant dans la thérapeutique de l'antiquité. On peut s'expliquer ce fait en considérant la situation géographique de la Grèce, que la mer sollicitait de toutes parts, et en se souvenant que tous les médecins illustres du monde gréco-romain, sauf Celse (qui d'ailleurs ne fut probablement pas médecin), étaient habitués à vivre sur les rivages de la mer Méditerranée.

Quoi qu'il en soit, dès Hippocrate, nous voyons l'eau de mer intervenir en médecine et en chirurgie. Celse, Galien, Dioscoride, Oribase, l'utilisent très fréquemment, et Pline lui consacre tout un chapitre de son livre XXXI, sur les eaux : elle fut dans le monde ancien *la plus employée des eaux thérapeutiques*.

Ses indications furent multiples, mais les plus importantes étaient les *affections du tube digestif*. On la prescrivait d'abord comme purgatif, soit pure, soit associée à certains corps destinés à en masquer le goût désagréable. Dioscoride, selon Pline ⁽¹⁾, employait le *thalassomel*, mélange d'eau de mer, d'eau de pluie et de miel. Oribase ⁽²⁾ avait tiré de Dieuchès la formule suivante : « Pour purger doucement par le bas, employer le mélange à parties égales d'eau de mer bouillie exposée au grand air et d'eau simple. » Quant à Celse, il se

(1) Pline, t. X, p. 343 (d'après Dioscoride, liv. V, chap. XIX).

(2) Oribase, t. II, p. 217.

servait comme purgatif du vin salé ou du vin grec ⁽³⁾. Le premier était un mélange de moût et d'eau de mer; le second en contenait normalement.

Employée pure, l'eau de mer est déjà mentionnée par Hippocrate, qui la donne en lavements pour lutter contre l'obésité ⁽⁴⁾. Celse, après Pétron, la faisait bouillir pour purger ses malades dans le déclin des fièvres ⁽⁵⁾. Certains, au dire de Pline, la faisaient tiédir et la donnaient en clystères, ainsi Théodore Pricien (liv. I, chap. XXV), Quintus Serenus (chap. XXXVII, p. 149), Marcellus Empiricus (Chap. XXXIII, p. 228) ⁽⁶⁾.

D'autres affections digestives relevaient du traitement par l'eau de mer : pour Dioscoride, « elle fait rendre des deux côtés de la bile noire et du sang caillé ⁽⁷⁾ », et il faut l'administrer, quoique « elle fasse toujours quelque tort à l'estomac ». On la donnait dans le ténésme, la hientérie, les affections de l'orifice de l'estomac, comme vermifuge ⁽⁸⁾. Celse ⁽⁹⁾ indique aussi ce dernier mode d'action : il faut prendre, « contre les vers qui séjournent dans le ventre », deux potions de saumure forte ou d'eau de mer. Remarquons qu'il attribue le même pouvoir vermifuge à la décoction de racines de grenadier, aujourd'hui médication presque spécifique de certaines helminthiases. Dans la dysenterie, « avant de donner à boire ou d'administrer en lavement de la terre de Lemnos, on doit laver les ulcères de l'intestin avec de l'eau miellée, et ensuite avec de l'eau de mer ou de l'eau salée » ⁽¹⁰⁾. L'ictère, enfin, exigeait l'ingestion d'eau de mer pendant deux jours ⁽¹¹⁾, ainsi que les tranchées et coliques bilieuses ⁽¹²⁾.

(3) Celse, liv. III, chap. VI et chap. XXVII; notes p. 628 et 649.

(4) Hippocrate, t. III, p. 30.

(5) Celse, p. 163.

(6) Cités par Pline, t. X, p. 343.

(7) Pline, t. X, p. 330 et suiv.

(8) Oribase, t. II, p. 217.

(9) Celse, p. 225.

(10) Oribase, in Daremberg, p. 490.

(11) Celse, p. 198.

(12) Pline, d'après Dioscoride, *loc. cit.*

Les *maladies cutanées* indiquaient l'eau de mer, mais en affusions chaudes, selon Pline (*loc. cit.*) et Oribase ⁽¹³⁾. On l'employait ainsi contre les démangeaisons, la gale, les dartres, les lentes, la vermine de la tête, les ulcères putrilagineux, les démangeaisons qui « tiennent de la nature de la psore » et les maladies de la face ⁽¹⁴⁾.

Dans les *fièvres*, Celse la recommande après le stade de chaleur qui suit le frisson, de même Pline dans la fièvre quarte. Dans l'érysipèle, « quand l'inflammation a cessé, il faut faire des affusions avec de l'eau douce chaude ou bien de l'eau de mer ou de l'eau salée, d'autres fois encore, on incorpore ces liquides dans le cataplasme ⁽¹⁵⁾ ». On l'employait encore prise en boisson avec de l'eau miellée pour rompre les abcès internes ⁽¹⁶⁾, « bouillie avec de la farine d'orge pour la guérison des parotides » ⁽¹⁷⁾.

On s'en servait pour faire des emplâtres, particulièrement les emplâtres blancs, ou de cataplasmes (Pline) pour lutter contre les douleurs des nerfs et celle qu'occasionne la goutte ⁽¹⁸⁾; pour résoudre les tumeurs (Pline), contre l'hydropisie ⁽¹⁹⁾, contre la mydriase, l'exophtalmie, les maladies de la face et des yeux (en affusions), contre l'apoplexie (en fermentation ou, à défaut, en bains naturels ou artificiels) ⁽²⁰⁾.

Surtout, un grand nombre d'affections d'ordre *chirurgical* l'indiquaient : « Hippocrate, dit Pline ⁽²¹⁾, veut qu'on humecte d'eau marine les bandes dont on lie les fractures. » Pline insiste sur cette indication. Il y ajoute les luxations et les plaies articulaires. On donnait un bain de siège d'eau salée ou d'eau de mer contre le prolapsus du rectum ⁽²²⁾, on en fai-

(13) Oribase, t. V, p. 337.

(14) Oribase, t. V, p. 380.

(15) Oribase et Pline, d'après Dioscoride, liv. V, chap. XIX.

(16) Oribase, p. 375.

(17) Dioscoride, liv. V, chap. XIX, et Marcellus Empiricus, chap. XV, p. 107.

(18) Dioscoride, liv. V, chap. XIX.

(19) Celse, p. 190.

(20) Celse, p. 204.

(21) Pline, *loc. cit.*, liv. XXXI, p. 343.

(22) Celse, p. 484.

sait des affusions « contre la tuméfaction du membre viril » ⁽²³⁾. Le même Oribase déclare que, « lorsque l'abondance du lait rend les seins turgescents, un cataplasme de lentilles bouillies dans l'eau de mer ou une fomentation de cette dernière les ramènent à leur état normal ».

Indiquons, pour terminer cette énumération, que la mousse et l'écume de l'eau de mer étaient utilisées contre les verrues, la douleur ou l'enflure des talons (Pline) et les engelures.

Parmi les effets généraux de l'eau de mer, nous voyons que, pour Celse, c'était un caléfiant (p. 51); qu'Hippocrate la prescrivait en lavements contre le marasme (c'est-à-dire la cachexie) et chez tous les gens très maigres ⁽²⁴⁾.

Les *bains de mer* étaient, eux aussi, d'un usage assez fréquent : déjà Homère, dans l'*Iliade* ⁽²⁵⁾, nous montre Agamemnon exhortant les peuples à se purifier dans la mer; plus tard, « dans les Iatrea et les Asclépieaea des anciens, les malades qui y avaient recours étaient baignés avec l'eau de mer préférablement, ainsi que nous l'apprennent les plaques de guérison qu'on a découvertes et les citations des anciens auteurs » (V. Aristophane, *Plutus*, v. 656-657) ⁽²⁶⁾. Dans Oribase ⁽²⁷⁾, Hérodote nous apprend que « les bains de mer sont doués de propriétés médicamenteuses et utiles dans certaines maladies. Ils conviennent contre les fluxions des articulations, mais ils sont contre-indiqués dans les affections de la vessie ainsi que dans les dermatoses ». Sur la manière de les prendre, nous savons simplement, d'après le même passage, « qu'ils doivent être précédés d'un bain d'eau chaude, et suivis d'un bain d'eau douce », et que, « lorsqu'on prend un bain de mer il sera bon d'y nager, car cet exercice est salutaire pour les articulations ».

Il est un aspect bien particulier de l'utilisation de la mer

(23) Oribase, t. II, p. 253.

(24) Hippocrate, t. III, p. 30.

(25) Homère, *Iliade*, A. v. 313-314.

(26) Panayotatou, *loc. cit.*, p. 81.

(27) Oribase, t. II, p. 466.

dans la médecine, que Pline nous révèle après avoir énuméré les différentes vertus thérapeutiques de ses eaux : « On tire encore d'autres secours de la mer!... Telle est la navigation, si salulaire à ceux qui sont attaqués de phtisie, comme nous l'avons déjà remarqué ⁽²⁸⁾, ou à ceux qui rendent le sang par la bouche... Car on ne va point communément en Egypte pour le pays même, mais pour être longtemps sur la mer... Les seuls vomissements provoqués par le roulis continuel du vaisseau guérissent plusieurs maladies de la tête, des yeux, de la poitrine, et toutes celles pour lesquelles on prend le suc d'ellébore. » ⁽²⁹⁾.

Nous trouvons ici une affirmation qui nous semble hasardeuse sur la vertu du climat marin dans la tuberculose. De nos jours, celle-ci, dans ses formes ouvertes (et ce sont celles dont parle l'auteur, puisqu'il fait allusion aux hémoptysies), contre-indiquent formellement le séjour au bord de la mer. Mais il est curieux de voir mentionner dans Pline la plupart des éléments de la cure marine, de la « *thalassothérapie* », nouveau mot qui désigne une bien vieille chose. Ajoutons que Pline lui-même va jusqu'à citer l'emploi thérapeutique des huîtres contre les *écrouelles*.

La grande importance de l'eau de mer, milieu physiologique parfait et « véritable thériaque minérale, la plus complexe qu'on puisse imaginer » ⁽³⁰⁾, avait été parfaitement soupçonnée des anciens. Il faut admirer la sûreté avec laquelle l'empirisme leur avait enseigné, dans les dyspepsies, les cachexies, les gastro-entérites, certaines formes de tuberculose, l'action puissante de ce véritable « plasma » originel.

(28) Pline, liv. XXIV, chap. VI, et liv. XXVIII, chap. IV.

(29) Pline, liv. XXXI, t. X, p. 343 et suiv.

(30) Arnozan et Carles, *Thérapeutique*, t. I. p. 335.

CONCLUSIONS

L'eau fut, et de loin, l'agent médicamenteux le plus fréquemment employé de la thérapeutique gréco-romaine.

A l'état pur, elle fut utilisée soit à l'extérieur, soit à l'intérieur.

Dans le premier cas, sous ses différents modes d'application (bains, lotions, affusions, etc.), elle eut toujours pour but de provoquer dans l'organisme certaines réactions bien définies, particulièrement d'ordre calorifique, vaso-moteur, tonique, mécanique, trophique, sensitif ou moteur.

En ingestion, elle fut, ou bien un véritable médicament (dans le choléra, par exemple), ou bien, le plus souvent, l'élément principal de la diététique dans les maladies aiguës.

Sous forme d'eau minérale ou thermale, après avoir été dans les temples l'arme matérielle principale de la médecine théurgique, elle entra peu à peu dans la médecine scientifique, et, beaucoup plus rapidement, dans la faveur populaire.

Les anciens ne nous ont laissé de ces eaux qu'une classification bien imparfaite; néanmoins ils ont su formuler les grandes indications de la cure hydrominérale, et surtout sa grande contre-indication : *les états aigus*.

La technique d'emploi est assez bien décrite pour les eaux minérales; elle manque généralement de précision pour l'eau ordinaire. Quant à l'eau de mer, la médecine ancienne a toujours parfaitement compris sa grande valeur physiologique et médicamenteuse.

Puisse la médecine moderne ne pas dédaigner, au cours de

ses progrès, la valeur thérapeutique de l'eau ni justifier ce jugement d'Hippocrate : « On se plaît, en général, à célébrer les nouveautés, et l'on fait peu de cas de ce qui est le plus utile. On néglige les moyens ordinaires, quelque avantageux qu'ils soient, pour préférer à tout ce qui est bien connu tout ce qui s'en éloigne. » (1).

(1) Hippocrate, éd. Fages-Meilhac, t. I, p. 299 (*Des fractures*).

VU, BON À IMPRIMER :

VU : *Le Doyen,*

C. SIGALAS.

Le Président,

J. SELLIER.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 9 décembre 1931.

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

- AETIUS D'AMIDE. — Aetii medici graeci contractae ex veteribus medicinae tetrabiblas. Bâle, 1542, in-folio.
- ALBERT (M.). — Les médecins grecs à Rome. Hachette, Paris, 1894, 1 vol. in-8°.
- ALEXANDRE DE TRALLES. — Alexandri Tralliani, de arte medica; Joh. Guint. Andernaco, interprete; Edit. Artis medicae principes. Alb. Halleri, Genève, 1774-1778, t. VI et VII.
- ANDRAL. — Cours d'histoire de la Médecine professé à la Faculté de Paris en 1852-53-54. *Union médicale*, 1853, p. 266 à 278.
- ARÉTÉE. — Aretaei Cappadocis medici insignis; de causis et signis acutorum morborum; Edit. Artis medicae principes. Alb. Halleri, Genève, 1774-1778, t. V.
- ARISTOPHANE. — Théâtre. Traduction par Poyard, 12^e éd., Hachette, Paris, 1909, in-8°.
- BALNEIS (De). — Ommia quae extant apud Graecos, Latinos et Arabes, tam medicos quam quoscumque caeterarum artium probatos scriptores. Venet., 1553, in-folio.
- BONNARD. — La Gaule thermale, cité par Gorjux. Bibliogr.
- BOUILLET (J.). — Précis d'histoire de la médecine. Baillière, Paris, 1883, in-8°.
- BRANCALEONIS (J.-Fr.). — De balneorum utilitate, ex Hippocrate, etc., excerptus. Paris, 1536, in-8°.
- BRUNI (Franc.). — Memoria sopra i bagni degli antichi. Florence, 1811, in-12.
- CANAT. — Observations de médecine sur l'usage tant intérieur qu'extérieur de l'eau froide et de la glace dans les maladies internes, d'après la pratique des auteurs anciens et modernes les plus célèbres. Montpellier, an XII, in-4°.

- CELSE (A.-C.). — Œuvres. Traduction Vedrènes. Hachette, Paris, 1876, 1 vol. in-8°.
- Traité de la médecine, en huit livres; traduction nouvelle, par MM. Fouquier et Ratier. Paris, 1824, in-12.
- CICÉRON. — Œuvres complètes. Traduction S. V. Le Clerc. Paris, 1821-1824, 30 vol. in-8°.
- COCCHI (Antonio). — Dissertazione sopra l'uso esterno appresso gli antichi dell'acqua fredda sul corpo umano. Florence, 1747, 1 vol. in-12.
- COELIUS AURELIANUS. — Coelii Aureliani methodici siccensis ceterum vel acutorum passionum. Edit. Artis medicae principes. Genev., 1774-1778. Alb. Halleri, t. X.
- CREYX (M.). — Les eaux minérales. *Journ. de Méd. de Bordeaux*, 10 janv. et 28 févr. 1931, p. 7 et 159.
- DAREMBERG (Ch.). — Histoire des sciences médicales. Baillière, Paris, 1870, 2 vol. in-8°, t. I.
- La médecine dans Homère, ou études d'archéologie sur les médecins, l'anatomie, la physiologie, la chirurgie et la médecine dans les poèmes homériques. Baillière, Paris, 1865, in-8°.
- Etat de la médecine entre Homère et Hippocrate d'après les poètes, les philosophes et les historiens grecs : anatomie, physiologie, pathologie, médecine militaire, histoire des écoles médicales. Didier, Paris, 1869, in-8°.
- DAREMBERG et SAGLIO. — Dictionnaire des antiquités grecques et romaines. Hachette, Paris, 1877, 2 vol. in-4°.
- DECHAMBRE et LEREBoullet. — Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales. Art. « Hydrothérapie », par Tartivel. Paris, 1888, t. XIV.
- DION CASSIUS. — Histoire romaine. Traduction Gros. Paris, Didot, 1845-1870, 10 vol. in-4°.
- DUCHOUL. — Discours des bains et antiques exercices grecques et romaines. Westfalen, 1672, éd. Haller, t. II, 4 vol. in-8°.
- DURAND-FARDEL, LEBRET et LEFORT. — Dictionnaire des eaux minérales et d'hydrologie médicale. Baillière, Paris, 1862, in-8°.
- FINIEFS (Leonidas). — Contribution à l'étude des eaux minérales de

- la Grèce : situation, composition. Indications thérapeutiques. Thèse Paris, 1920, n° 555.
- FLOYER (John). — *Ancient psychrolusia revived*. London, 1702, in-8°.
- *Psychrolusia, or the history of cold bathing both ancient and modern, in two parts. The sixth edition*. London, 1722, in-8°.
- GALIEN. — *Claudii Galeni opera omnia*. Edit. Carolus Gottlob Kühn. Leipzig, 1821-1833, 20 vol. in-8°.
- GLASS (Thomas). — *An account of the ancient baths, and their use in physic*. London, 1752, 1 vol. in-4°.
- GORJUX. — *Recherches sur les eaux thermales et les eaux minérales de l'Hellade, de l'Italie et des Gaules aux temps anciens*. Thèse Bordeaux, 1913, n° 25.
- GREPPO (S.-G.-H.). — *Etudes archéologiques sur les eaux thermales ou minérales de la Gaule à l'époque romaine*. Leleux, Paris, 1846, 1 vol. in-8°.
- HÉRODOTE. — *Histoire*. Traduction Larcher. Musier, Paris, 1786, 7 vol. in-8°.
- HIPPOCRATE. — *Œuvres complètes, traduites d'après l'édition de Foës*. Edition Fages-Meilhae, Toulouse, 1801, 4 vol. in-4°.
- HORACE. — *Œuvres*. Traduction S. Jannin. 2^e éd., Paris, 1861, 1 vol. in-12.
- JAMES (Constantin). — *Guide pratique aux eaux minérales*. Pages 370-372 : Historique. Paris, 1867, 1 vol. in-12.
- JOUBERT. — *De balneis Romanorum et Graecorum*. Francfort, 1645, 1 vol. in-4°.
- KARASS. — *De aquae usu in med. comment. historia*. Vratislav, 1845, in-8°.
- KLOECKOFF (Ernest Alb.). — *Diss. de frigidis nervorum systemati inimicis ad ductum aphor. XVIII, sect. V. Hippocr.* Lugduni Batavorum, 1736, 1 vol. in-4°.
- KÜHN. — *Diss. de lotionibus et balneis Graecorum*. Argent., 1695, 1 vol. in-8°.
- LEIDENFROST (Jean-Gottlob). — *Diss. historica medica de balneis frigidis sanitatis causa*. Duisbourg, 1799, 1 vol. in-4°.
- LAMARQUE. — *Journ. de méd. de Paris*, t. LXVI et LXVII, p. 460 et p. 63, Paris, 1786.

- LECLERC (Daniel). — Histoire de la médecine. La Haye, 1729, 1 vol. in-8°.
- LINDEMANN. — De usu aquae frigidae apud veteres. Zittav, 1838, in-4°.
- LUCIO (DE). — Commentaria in librum Galeni de Ptisana cum quaestione de bonitate aquarum, etc., Venise, 1575, in-8°.
- MARCELLUS EMPIRICUS. — De la médecine. Collection Panckouke. Trad. Ajasson de Grandsagne. Paris, 1845, 1 vol. in-4°.
- MARTIAL. — Œuvres complètes, avec traduction. Garnier, Paris, 1885-1894, 2 vol. in-12.
- MENIÈRE (P.). — Cicéron médecin. Baillière, Paris, 1862, 1 vol. in-8°.
- Etudes médicales sur les poètes latins. Baillière, Paris, 1858, 1 vol.
- OERTEL. — Geschichte der Wasserheilkunde von Moses bis auf unsere Zeiten, zum Beweise, dass frische Wasser, ein Allheilmittel ist (v. Scoutetten, Hydrotherapie. Bibliographie). Leipzig, 1835, 1 vol. in-8°.
- De aquae frigidae usu Celsiano. Diss. philol. medic. in aqua praecipuos A. C. Celsi locos illustrare conatur, etc. Monachii, 1826, 1 vol. in-4°.
- ORIBASE. — Œuvres. Edition Bussemacker et Daremberg. Baillière, Paris, 1872, 6 vol. in-8°.
- OVIDE. — Œuvres complètes, avec traduction. Collection Nisard, Paris, 1838, 1 vol. in-8°.
- PANAYOTATOU (Mme A.). — L'hygiène chez les anciens Grecs. Paris, Vigot frères, 1923, 1 vol. in-8°.
- PAUL D'EGINE. — Pauli Aeginetae opus de re medica. Parisiis, 1532, in-folio.
- PAUSANIAS. — Description de la Grèce. Traduction nouvelle sur le texte grec par M. Clavier. Eberhart, Paris, 1814, 7 vol. in-8°.
- PERSE. — Satires. Texte établi et traduit par Cartault. « Les Belles Lettres », Paris, 1920, 1 vol. in-8°.
- PEUTINGER. — Table. Edition E. Desjardins précédée d'une traduction historique et critique. Hachette, Paris, 1874, 2 vol. in-folio.

- PHILOSTRATE. — Œuvres. Edition Kayser. Leipzig, 1870-71, 2 vol. in-8°.
- PLINE L'ANCIEN. — Histoire naturelle, traduite par Desaint. Paris, 1771-1782, 12 vol. in-4°.
- PLUTARQUE. — Vie des hommes illustres. Traduction Pierron. Charpentier, Paris, 1877, 4 vol. in-12.
- Revue de la matière médicale homœopathique.* — Recherches historiques sur l'emploi de l'eau dans la médecine. — Paris, 1840, t. I, p. 97.
- RESTAURANT. — Hippocrate; de l'usage de boire à la glace pour la conservation de la santé. Lyon, 1670, 1 vol. in-12.
- RUFUS D'EPHÈSE. — Traduction Daremberg. Ruelle, Paris, 1879, 1 vol. in-8°.
- SAUNDERS. — Treatise on the history and medical powers of mineral waters, with observations on the use of cold and warm bathing. London, 1800, 1 vol. in-8°.
- SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE. — Traité des questions naturelles. Collection Panckouke. Traduction Ajasson de Grandsagne, t. VIII, liv. III. Paris, 1833, in-8°.
- Œuvres. Edition R. Fickert. Leipzig, 1842-45, 3 vol. in-8°.
- SIDOINE APOLLINAIRE. — Opera. Recensunt Paulus Mohr. Leipzig (Teubner), 1896, 1 vol. in-16.
- SIMS. — De usu aquae frigidae interno. Edimbourg, 1774, 1 vol. in-8°.
- SOLIN. — Polyhistor. Traduction nouvelle par Agnant. Collection Panckouke, Paris, 1847, 1 vol. in-8°.
- SPRENGEL. — Histoire de la médecine. Traduction Jourdan. Paris, 1815, 9 vol. in-8°.
- STACE. — Œuvres complètes, avec traduction. Collection Panckouke, Paris, 1892, 4 vol. in-8°.
- STEGER. — Diss. de praecipuis veterum Romanorum lotionibus. Leipzig, 1649, 1 vol. in-4°.
- STRABON. — Géographie. Traduite par Amédée Tardieu. Paris, 1886-1890, 4 vol. in-12.
- STRUVE. — De balneis et balneatoribus Romanorum. Iena, 1703, 1 vol. in-4°.

- SUÉTONE. — Vie des Césars. Traduction nouvelle par Golbery. Paris, 1832, 3 vol. in-8°.
- TITE-LIVE. — Histoire. Traduction par Liez, Dubois et Verger. Collection Panckouke, Paris, 1832, 17 vol. in-8°.
- TORRACA (Gaëtano). — Delle antiche terme Taurine, esisensti nel territorio di Civita-Vecchia. Rome, 1761, 1 vol. in-4°.
- VERDRIES (J.). — Galenus Hydropata (cité par Scoutetten : Hydrothérapie-Bibliographie). Harlem, 1660, in-4°.
- VIRGILE. — Œuvres complètes. Collection Panckouke, Paris, 1835, 4 vol. in-8°.
- VITRUE. — De l'architecture. Traduction M. Perrault. Paris, Coignard, 1684, in-folio.
- VLAVELD. — De aquae frigidae potu in febris ard. Giessen, 1723, 1 vol. in-8°.
- XÉNOPHON. — Mémoires. Traduction par Talbot. Hachette, Paris, 1867, 2 vol. in-12.
- ZIMMERMANN. — De aquae usu Celsiano, pars I. Halle, 1844, 1 vol. in-8°.

